3

SYLLA,

TRAGÉDIE.

Digitized by Google

SYLLA,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

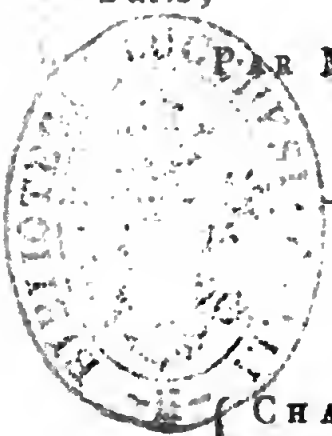
PRÉCÉDÉE

D'une Dissertation dans laquelle on cherche à prouver par la tradition, par l'histoire, par des anecdotes particulières, et par un examen du style et des caractères, que cette Pièce est du GRAND CORNEILLE;

PUBLIÉE

D'après un Manuscrit du XVII.e siècle, déposé chez M. Thion de la Chaume, Notaire de Paris;

PAR M. C. PALMÉZEAUX.



Perrin.

A PARIS,

Chez
CHARON, Libraire, passage Feydeau.
CÉRIOUX, quai Voltaire;
Madame MASSON, rue de l'Echelle;
BARBA, palais du Tribunat.

AN XIII — 1805.

PERRIN

DISSERTATION

SUR

LA TRAGÉDIE DE SYLLA.

Tout le monde sait que la Chronique de Paros, que les deux dialogues intitulés : *Pimander* et *Asclepius*, attribués à Hermès-Trismegiste ; que les livres des Sibylles, les hymnes d'Orphée, et les hiéroglyphes d'Horus-Apollo, sont des ouvrages pseudonymes. Tout le monde sait que le charmant poëme d'*Héro* et *Léandre*, attribué à Musée, n'est point de Musée ; que les Illiades attribuées à Darès le Phrygien et à Dictys de Crète, ne sont point de Dictys de Crète et de Darès le Phrygien ; que plusieurs dialogues de Platon ne sont point de Platon ; que les lettres de Phalaris, de Thémistocle, de Socrate, d'Euripide, n'ont pas plus été écrites par Euripide, Socrate, Thémistocle et Phalaris, que les lettres du pape Ganganelli n'ont été écrites par ce pape justement célèbre, ou celles de Ninon de l'Enclos par la célèbre Ninon de l'Enclos elle-même. Tout le monde sait que le pape Gelase premier a déclaré apocryphes les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, livres dont l'authenticité est le plus

généralement reconnue; et que de nos jours on ne croit pas à celle des poésies de Clotilde de Surville. Tout le monde sait que les auteurs qui ne veulent pas mettre leurs noms à leurs ouvrages supposent les avoir trouvés dans les tours de Saint-Gall, ou les ruines d'Herculanum, et que les ruines d'Herculanum ont beaucoup servi en dernier lieu à M. Lantier, auteur des brillans *Voyages d'Antenor*. Tout le monde sait, enfin, qu'un certain Annius de Viterbe s'est fait un nom dans la république des lettres par un grand nombre d'ouvrages qu'il a supposé appartenir à d'autres qu'à lui. Je n'imiterai point Annius de Viterbe, ni les précurseurs ou successeurs d'Annius de Viterbe, en publiant la tragédie de *Sylla*. Je crois que cette tragédie est un ouvrage inédit du grand Corneille, et je vais naïvement, avec franchise et sans aucune espèce de charlatanisme, dire ce qui me porte à avoir cette croyance.

Le nom de Pierre Corneille m'a toujours inspiré une estime et une vénération qu'il me seroit impossible de peindre; je l'ai toujours regardé comme le plus grand poète, je ne dis pas *tragique*, mais *dramatique*, que la France ait produit; parce qu'il a été, selon moi, le créateur de presque tous les genres dramatiques. Jaloux de rendre hommage à ce vaste et im-

mortel génie, et sachant que le jour n'étoit pas loin où l'on devoit célébrer sa centenaire au Théâtre Français, ne m'avisai-je pas de composer, au mois de septembre 1784, deux *Centenaires* en l'honneur de ce grand homme? J'envoyai l'une à messieurs les Comédiens Français, qui l'accueillirent avec indulgence, qui l'apprirent même, qui la répétèrent, et qui ne la jouèrent pas pour des raisons inutiles à dire. J'envoyai l'autre, sous l'anonyme, à mademoiselle Montansier, alors directrice du théâtre de Rouen, lieu de la naissance des Corneille. Mademoiselle Montansier mit beaucoup de zèle à la faire apprendre, à la faire monter; et, instruit du jour de la première représentation, qui devoit être le 4 octobre 1784, j'y allai moi-même *incognito*, et j'y assistai sans être connu de personne. La pièce réussit. Je dus mon succès à M. Baptiste l'aîné, qui joua à merveille le principal rôle. Mais passons sur les détails de cette représentation; quoiqu'ils ne soient pas tout-à-fait étrangers à mon sujet, et venons au fait principal.

M'étant fait connoître après la première représentation de ma *Centenaire de Corneille*, M. Mouchard, conseiller au parlement de Rouen, et que j'avois souvent rencontré à Paris, vint à moi, et m'invita à dîner chez lui pour

le lendemain, avec M. Haillet de Couronne, alors secrétaire de l'Académie de Rouen, et quelques autres gens de lettres du pays. Je me rendis le lendemain avec empressement à l'invitation de M. Mouchard, et comme j'arrivai chez lui un des premiers, je l'attendois seul dans le sallon, lorsqu'une cuisinière, qui sembloit être une bonne paysanne, me dit d'un air naïf et assez embarrassé : « On m'a dit, » Monsieur, que vous étiez un auteur, et » comme je ne savons pas lire, nous, je vou- » drions vous consulter sur quelque chose de » bien drôle, et dont je ne connoissons pas la » valeur ». Parlez, ma bonne, lui répondis-je, je ferai ce que vous desirez.

Elle retourna dans sa cuisine, et revint trois minutes après, avec un vieux manuscrit à la main, intitulé *Sylla*, tragédie. « Je n'entendons » rien à cela, me dit-elle; expliquez-nous ce » que c'est que ce grimoire, et vous me ferez » grand plaisir ». Je jetai les yeux sur le manuscrit, et je vis, sans étonnement, que la bonne cuisinière ou quelque autre main que la sienne avoit écrit, sur les feuillets servant de couverture, des barbouillages sans liaisons, et presque indéchiffrables, *tant pour des carottes, pour des navets, tant, etc., etc.*... J'allai plus avant, et parcourant le manuscrit, je reconnus facile-

ment qu'il étoit du dix-septième siècle. Tenez, dis-je à la cuisinière, reprenez votre vieillerie, elle n'est bonne à rien. « En ce cas-là, ajouta-t-elle, » vous pouvois la garder, sans cela *je m'en servi-* » *rons pour ployer du poivre ou de la cassonade*». Non, lui répliquai-je, je ne la garderai qu'à cette condition; et je lui offris à ces mots une légère récompense, qu'elle refusa d'abord, et qu'elle finit par accepter à force de prières de ma part. J'en étois là avec la bonne cuisinière, lorsque M. Mouchard entra avec M. Haillet de Couronne, et d'autres convives que je ne connoissois pas. On se mit à table. M. Mouchard, qui joignoit les graces d'Aristipe à la délicatesse d'Apicius, nous donna un excellent dîner, et pendant que tout le monde mangeoit en gardant le silence, je racontai mon aventure avec la cuisinière. M. Haillet de Couronne fut le seul qui prit la parole. Marianne, dit-il (c'étoit le nom de la cuisinière) m'a présenté vingt fois ce manuscrit, et je n'en ai pas voulu parce que je ne m'occupe point de cette partie; mais cette fille est née aux Andelys, et il pourroit bien se faire que cette tragédie de *Sylla* fût du grand Corneille. Il dit ces derniers mots du ton de la plaisanterie, et sans avoir l'air d'y mettre la moindre importance. J'avoue que je n'y en mis pas du tout, et la conversation changeant

d'objet, je ne pensai plus de toute la journée ni à la bonne cuisinière Marianne, ni à sa tragédie.

Le lendemain, j'allai voir mademoiselle Dufresne, qui étoit alors la première actrice du théâtre de Rouen, et qui, dans ma chétive Centenaire de Corneille, avoit embelli le rôle de Melpomène de tous les charmes de sa figure et de son talent. J'y trouvai le chevalier de Limoges, mon ancien ami, et depuis peu de temps attaché au char de cette belle. Après les complimens d'usage, je parlai au chevalier du manuscrit de la tragédie de Sylla; je lui racontai comment il étoit tombé entre mes mains; et comme j'avois peu de jours à rester à Rouen, et que j'aimois mieux les employer à voir les curiosités de cette ville qu'à déchiffrer un vieux manuscrit vermoulu, je lui remis ledit manuscrit, le priai de le lire à ma place et de m'en dire son avis. M. de Limoges, aimant passionnément le théâtre et composant lui-même des pièces dramatiques, se chargea avec empressement de cette commission; mais, soit que la vétusté des caractères du manuscrit l'ait empêché de suivre le fil des idées, soit qu'il eût été distrait par les beaux yeux de mademoiselle Dufresne, avec laquelle il demeuroit, deux jours après il me rendit la tragédie de *Sylla*,

en me disant qu'elle étoit détestable, et qu'il n'y avoit rien trouvé qui fût digne de voir le jour.

Rempli de confiance dans le jugement de M. de Limoges, dont je connoissois le goût et les lumières, je le quittai persuadé qu'il avoit raison; et, partant deux jours après pour Paris, j'emportai avec moi la tragédie de *Sylla*, que je jettai avec dédain dans une vieille malle, où elle est restée pendant dix-neuf ans, confondue avec quelques mauvaises brochures. Ce n'est qu'au mois de messidor an 11, qu'en faisant la revue de mes livres et de mes papiers, j'ai retrouvé ce manuscrit précieux; et ce n'est qu'après l'avoir lu à des hommes de lettres distingués et à quelques membres de l'Institut, que j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de le mettre au jour.

Avant de le publier cependant, et de donner mon opinion sur la ferme persuasion où je suis que cette pièce est du grand Corneille, j'ai cru aussi qu'il étoit de mon devoir de faire des recherches à ce sujet; j'en ai donc fait de toutes les espèces, et voici quel en a été le résultat.

Le P. Buffier, jésuite, et auteur connu de plusieurs ouvrages estimables, a publié pour la première fois, en 1728, un *Traité philo-*

sophique et pratique de la poésie, renfermant une tragédie de *Sylla*, qui est à-peu-près la même que celle dont la cuisinière de M. Mouchard m'a cédé le manuscrit, et sur laquelle il fait d'assez longues réflexions par rapport aux trois parties essentielles au poëme dramatique, l'exposition, le nœud et le dénouement. Voilà donc l'auteur de Sylla tout trouvé, va dire le lecteur: c'est le P. Buffier, jésuite. Que le lecteur se détrompe; le P. Buffier ne découvre point l'auteur de cette tragédie, et la donne comme étant l'ouvrage d'un anonyme. Les beautés dont elle est remplie ayant excité le génie indagateur des érudits, voici le roman que feu M. de la Place, auteur du *Théâtre Anglais* et de plusieurs autres ouvrages, a fabriqué à ce sujet.

M. de la Place, dans son recueil de *Lettres diverses*, imprimé à Bruxelles, prétend que cette tragédie est l'ouvrage de feu M. Mallet de Bresme, son beau-frère, lieutenant-général de Calais, et mort en 1750, âgé de quatre-vingts ans. Il prétend que M. Mallet composa cette tragédie à l'âge de vingt ans, et il dit avoir vu le manuscrit original avec les changemens et les ratures. M. l'abbé Goujet est du même avis dans le tome troisième de sa *Bibliothèque française*; il attribue également cette tragédie à M. Mallet de Bresme, alors pensionnaire, dit-il, au collége

de Louis-le-Grand, et depuis lieutenant-général de Calais. Il ajoute que le P. Buffier craignit, peut-être, en le nommant, que cette pièce étant connue pour l'ouvrage d'un jeune écolier, cet aveu ne prévînt contre une tragédie qu'il proposoit pour modèle dans un traité de poésie. Il ajoute que « le P. Buffier ayant changé plu-» sieurs choses dans les situations particulières, » et ayant substitué un grand nombre de vers » à ceux de l'auteur, on devoit audit P. Buffier » la correction de la pièce telle qu'il la faisoit » paroître ». Ce sont les propres expressions de l'abbé Goujet.

Que reste-t-il donc de prouvé jusqu'à présent? Il reste prouvé, ou à-peu-près, que la tragédie de *Sylla* est une pièce de M. Mallet de Bresme, pensionnaire au collége de Louis-le-Grand, corrigée par le P. Buffier, jésuite. Mais que dira le lecteur lorsqu'il saura que la pièce corrigée par le P. Buffier, et imprimée dans son *Traité philosophique et pratique de la poésie*, ne vaut presque rien, et que la pièce manuscrite attribuée au jeune pensionnaire, et dont je suis possesseur, est excellente? Que dira-t-il lorsqu'il saura que feu l'abbé de Laporte, qui n'étoit pas un grand connoisseur, se plaint néanmoins avec amertume, dans ses *Anecdotes dramatiques*, de ce que le P. Buffier a retranché dans

la version dont il fut éditeur, les vers suivans que dit Emilie, et qu'il regarde comme les plus beaux de la pièce (*acte I.er, sc. II, pag.* 6) :

Trop charmante grandeur, qui flattez mon envie,
Oublierai-je celui qui m'a donné la vie?
Trop sévère vertu qui ne peut pardonner,
Haïrai-je celui qui me va couronner?
Que ne puis-je baiser, sans craindre d'être ingrate,
Et la main qui m'irrite, et celle qui me flate!

Que dira-t-il lorsqu'il verra une foule de vers tout cornéliens comme ceux-là, remplacés dans la pièce du P. Buffier par une foule de vers tout jésuitiques, et les plus fortes situations altérées par le génie étroit d'un professeur en bonnet carré? Quant à moi, je dirai que la pièce du P. Buffier est l'ouvrage d'un pédant presque ridicule, et que celle qu'on attribue à Mallet de Bresme, alors écolier, ne peut être que l'ouvrage du grand Corneille. Que l'on compare les deux tragédies, si l'on ne me croit pas; toutes les deux à présent sont imprimées : on verra que l'écolier écrit comme un maître, et le maître comme un écolier.

Comment se peut-il, en effet, que la tragédie de *Sylla*, telle que je la publie, soit l'ouvrage d'un jeune pensionnaire de collége? où auroit-il pris ces élans du génie qui n'appartiennent qu'au génie lui-même? où auroit-il pris cette force

de raisonnement, de situations et de caractères qui ne peut partir que de la plume du talent le plus exercé? où auroit-il pris cette connoissance profonde de l'histoire et celle du cœur humain qui brillent à chaque page dans la tragédie de Sylla? où auroit-il pris sur-tout le style de cette pièce, qui rappelle à chaque instant le style de Corneille, c'est-à-dire, ses incorrections et sa pureté, son élévation et sa bassesse, sa magnificence d'expression et sa trivialité, ses naïvetés et sa finesse, la malignité de ses ironies et la franchise de ses imprécations? où est-ce que le jeune de Bresme auroit pris ces deux vers que dit Sylla (*acte* 1.er, *sc. IV, pag.* 10):

Et dussions-nous, sans borne, étendre nos conquêtes,
A des corps bien formés il ne faut pas deux têtes!

où auroit-il pris cette fière réponse de César à Sylla (*acte* 1.er, *sc. V, pag.* 15):

.....Je suis César et vous êtes Sylla;
Les prisons de Minturne et les murs de Préneste,
Si vous n'êtes content, vous apprendront le reste?

où auroit-il pris ces doubles idées qui, dans les vers de Corneille, marchant presque toujours ensemble, forment des antithèses, non de mots, mais de choses, et se font remarquer principalement dans la première scène du second acte du *Sylla* que j'ai exhumé, lorsque Sylla dit à Pompée:

Voilà mes sentimens : jugez à votre tour
Et de votre victoire et de votre retour.
Celle-là m'obligeoit, et celui-ci m'offense ;
Je vous dois châtiment ensemble et récompense :
J'acquitte l'un par l'autre, et je fais, par faveur,
Du pardon de la faute un prix à la valeur.

où est-ce, je vous prie, que le jeune de Bresme a pu trouver cette plénitude de pensées et d'expressions qui nous donnent l'idée la plus parfaite de la manière d'écrire de Corneille dans *Horace*, *Polyeucte*, *Sertorius*, et ceux qui nous rappellent si bien les anciens vainqueurs des jeux olympiques, lesquels conduisoient de front cinq ou six coursiers à-la-fois? Voltaire, me dira-t-on peut-être, a composé *OEdipe* à l'âge de dix-huit ans, et Mallet de Bresme a pu composer *Sylla* à vingt. A-la-bonne-heure, la chose n'est pas impossible. Cependant tout le monde sait que Voltaire fait exception à la règle commune; et pourquoi d'ailleurs Mallet de Bresme n'a-t-il fait que cette tragédie de *Sylla*, supposé qu'il l'ait réellement faite? Un poète n'est-il pas poussé involontairement par son génie, et croit-on qu'il puisse s'arrêter au commencement d'une carrière où il est, pour-ainsi-dire, entré malgré lui? Voltaire s'est-il arrêté après avoir fait *OEdipe ?* Corneille lui-même, après avoir fait le *Cid* à trente ans, n'a-t-il pas fait depuis

les *Horaces*, *Cinna*, *Polyeucte*, *etc.* ?.... S'il est vrai qu'un poète ait un dieu qui agisse en lui-même, *Deus intus agit*, pourquoi Mallet de Bresme n'auroit-il pas subi la destinée commune à tous les poètes? pourquoi, une fois assis sur le trépied sacré, auroit-il eu la liberté de ne pas s'y rasseoir? pourquoi, tourmenté du souffle d'un dieu qui le dominoit, auroit-il pu résister plus qu'un autre mortel au souffle de ce dieu invincible ?

Rentrons dans notre sujet, et disons que la tragédie de *Sylla*, toute cornélienne par le style, toute cornélienne par les sentimens, les caractères et les situations, ne peut être que l'ouvrage du grand Corneille. Quel tableau, en effet, n'offre point cette magnifique tragédie! On sait que le grand Corneille excelloit à peindre l'ambition; et Sylla, César et Pompée, qui furent les trois citoyens de Rome les plus ambitieux, y jouent les principaux rôles. Que celui de Sylla est grand et adroit! quelle politique profonde règne dans ses discours et dans ses actions! et comme toute sa conduite justifie bien ce qu'on disoit de lui, qu'il joignoit la finesse du renard à la fierté du lion! Que Pompée est orgueilleux! qu'il est souple pour arriver à ses fins! Que César est noble et hardi chaque fois qu'il parle à l'heureux dictateur,

dont il brûle d'avoir la place! et comme sa vertu chancelante est bien exprimée lorsqu'il balance si long-temps entre Cornélie et le trône! quelle scène que celle du troisième acte, entre César et Pompée! Quel autre que le grand Corneille auroit osé mettre en présence l'un de l'autre ces deux grands rivaux, devenus depuis les maîtres du monde? Et les trois femmes de cette tragédie, Aristie, Emilie et Cornélie, ne sont-elles pas des colosses pour l'énergie, et des géants pour la majesté? N'est-ce pas des mêmes couleurs que Corneille a peint Viriate, Emilie, Sabine, et tant d'autres Romaines? Le bon Laplace, que j'ai beaucoup connu, dit, dans ses *Lettres diverses*, qu'il a vu le manuscrit original de la tragédie de *Sylla* avec les changemens et les ratures; mais quelle preuve en donne-t-il? aucune. Ne voit-on pas d'ailleurs tout ce qu'on veut sur un manuscrit couvert de changemens et de ratures? Pourquoi, sur-tout, M. Mallet de Bresme n'a-t-il pas fait imprimer en France cette pièce, puisqu'elle étoit honorée du suffrage d'un homme auteur lui-même de plusieurs tragédies estimées, d'*Adèle de Ponthieu*, entre autres, et de *Venise sauvée*? Pourquoi ne l'a-t-il pas fait représenter sur-tout dans un temps où il étoit bien plus facile qu'aujourd'hui de faire représenter des ouvrages dramatiques?

Le bon Laplace, qui avoit le cœur sensible et honnête, n'a-t-il pas voulu, en attribuant à son beau-frère, lieutenant-général de Calais, la tragédie de *Sylla*, lui donner la réputation d'un homme d'esprit dans toute la province? Et ne seroit-ce point d'accord avec M. le lieutenant-général qu'il a imaginé cette pieuse supercherie? Pourquoi, enfin, le P. Buffier, en imprimant cette pièce dans son Traité sur la Poésie, n'a-t-il point nommé son véritable auteur? C'étoit un écolier, dit l'abbé Goujet, c'étoit un jeune pensionnaire du collége de Louis-le-Grand. Raison de plus pour le nommer. Les jésuites étoient si glorieux des succès de leurs élèves!

Mais, diront les incrédules, s'il est vrai que la tragédie de *Sylla* soit de Pierre Corneille, pourquoi Pierre Corneille ne l'a-t-il pas fait représenter de son vivant, ainsi que ses autres pièces? Pourquoi ses éditeurs ont-ils oublié de l'insérer dans la collection de ses ouvrages? Eh! messieurs les incrédules, ne savez-vous pas que le bon Corneille étoit l'homme du monde le plus modeste, et celui de tous qui avoit la moins bonne opinion de ses tragédies? N'en avez-vous pas été convaincus en lisant l'examen qu'il a mis à la suite de chacune d'elles; examen où il se condamne lui-même avec plus

de sévérité que ne l'eût jamais fait Scudéri et l'Académie française lorsqu'ils ont examiné le *Cid*, son premier chef-d'œuvre ? Ne savez-vous pas qu'il appeloit Rotrou son père, quoique ce Rotrou lui fût bien inférieur à tous égards, et son cadet de trois années ? Ne savez-vous pas qu'ayant fait en société, avec Molière et Quinault, la tragédie opéra de *Psyché*, et qu'étant l'auteur des scènes les plus tendres (*) et les plus agréables de cet ouvrage, il n'a jamais revendiqué la part de gloire qui lui en revenoit si justement ? N'est-il pas possible que, par une suite de sa défiance de lui-même et de son imperturbable et invétérée modestie, il ait jugé que sa tragédie de *Sylla* étoit indigne d'être imprimée et représentée ? N'est-il pas très-possible, sur-tout, qu'il ait égaré le manuscrit, comme cela arrive à presque tous les poètes, à cause de leurs distractions fréquentes ? Fontenelle, qui fut son neveu, ne dit-il pas dans la Vie de Pierre Corneille, que son oncle avoit

(*) Corneille a encore travaillé à la comédie *des Thuilleries* et à l'*Aveugle de Smyrne*, deux pièces qui ne sont pas sans mérite, et qui furent commandées aux cinq auteurs par le cardinal de Richelieu. Corneille a fait ce qu'il y a de meilleur dans ces deux pièces, et n'en a jamais rien dit à personne.

traduit en vers les deux premiers livres de la *Thébaïde de Stace*, et que ces deux livres ont échappé à toutes les recherches qu'on a faites depuis pour les recouvrer? La tragédie de *Sylla* n'a-t-elle pas pu éprouver le sort de la traduction des deux premiers livres de Stace? Avons-nous toutes les tragédies composées par Sophocle? M. de Rochefort assure, dans la vie de ce grand tragique, qu'il en avoit fait cent vingt, et il ne nous en reste que sept. Crébillon n'avoit-il pas fait une tragédie de Cromwel dont on ne connoît que ce vers célèbre :

Et le meurtre d'un roi n'est que la mort d'un homme.

Les incrédules ajouteront peut-être : Cette tragédie de *Sylla*, que vous nous vantez tant, est écrite, à-la-vérité, d'un style qui ressemble beaucoup à celui de Corneille, et le caractère des personnages annonce aussi que Corneille a pu y travailler; mais l'intrigue et la conduite en sont bien foibles, et l'amour y joue un rôle bien subordonné. Il est difficile que Corneille, dont le génie étoit si fécond, ait conçu un plan aussi stérile. Qu'est-ce qu'une Emilie, fille adoptive de Sylla, qui ne veut épouser César que pour se venger de Sylla même, et qui, l'instant d'après, ne veut plus épouser César? Qu'est-ce qu'une Cornélie, femme de César, qu'elle adore,

qui consent que César fasse divorce avec elle et en épouse une autre? Qu'est-ce même que César et Pompée qui sacrifient leurs femmes à leur ambition, et qui, dans la scène qu'ils ont ensemble au troisième acte, semblent faire ensemble un assaut de raillerie, et au-lieu d'employer la pointe de l'épée, comme le font deux rivaux qui se haïssent, n'emploient que la pointe de l'épigramme? Qu'est-ce, enfin, qu'une tragédie où il y a trois ou quatre intérêts bien marqués (*): celui de Sylla, qui veut se donner pour successeur à l'empire un homme qu'il cherche à déshonorer par un divorce, afin qu'on ne dise pas que ce successeur est plus grand que lui; celui d'Emilie, qui ne veut régner que pour se venger de Sylla; celui de Cornélie, qui veut que César règne; et celui, enfin, de César et de Pompée, qui cherchent mutuellement à se supplanter et à s'arracher l'empire? Oui, messieurs les incrédules, il y a trois ou quatre intérêts dans la tragédie de *Sylla*, je l'avoue; mais ce défaut n'est-il pas celui de la plupart des tragédies du grand Corneille? Je ne dis pas de celles qu'il a faites dans son bon temps ou

(*) Quoiqu'il y ait plusieurs intérêts dans la tragédie de Sylla, ils sont tous parfaitement liés ensemble, comme je le prouve à la fin de cette dissertation.

dans sa maturité, mais de celles qu'il a enfantées dans son automne? Ce défaut n'est-il pas celui d'*Othon*, de *Sertorius*, de *Pulchérie*, etc...? Et qui vous dit que Corneille ait composé *Sylla* dans son midi? Quant à moi, je la crois fermement de son automne, et je la crois telle à cause des ressemblances infinies que je lui trouve avec *Pulchérie*, *Sertorius*, *Othon*. En est-elle moins cornélienne pour cela, et n'y remarque-t-on pas tous les défauts et toutes les beautés de Corneille? Les trois ou quatre intérêts d'ailleurs que vous lui reprochez, ne marchent-ils pas ensemble sans se nuire? Chacun ne rentre-t-il pas dans l'autre par une liaison presque imperceptible; et s'il y a moins d'unité et moins de simplicité que dans *Cinna* ou la *Clémence d'Auguste*, ne falloit-il pas autant de génie pour la produire? Vous n'ignorez pas, messieurs, que le grand Raphaël eut trois manières de peindre; l'une moins bonne, l'autre meilleure, et la troisième excellente. Les tableaux de la première manière de Raphaël en sont-ils moins des tableaux de Raphaël? Et les tableaux que Corneille a tracés d'une main moins robuste, en sont-ils moins des tableaux de Corneille? Le déclin de ce grand homme ne vaut-il pas l'aurore de certains tragiques modernes que je ne nomme pas, mais que vous devinez sans-doute; et supposé

qu'*Othon*, *Pulcherie* et *Sertorius* fussent restés inconnus jusqu'à présent, comme l'a été la tragédie de *Sylla*, celui qui les découvriroit ne rendroit-il pas à son siècle et à l'art dramatique un service inappréciable?

Je conviens, en un mot, qu'il y a des défauts dans la tragédie de *Sylla*, mais je soutiens que ces défauts sont d'un grand prix, parce qu'ils tiennent à de grandes beautés, et parce que les sublimes inégalités de Corneille valent mieux, selon moi, que la froide correction de nos modernes auteurs. Vous dites que l'amour est subordonné dans la tragédie de *Sylla*, et vous laissez entendre qu'un tel amour ne sauroit plaire. Mais vous savez aussi bien que moi qu'il y a des tragédies de plusieurs genres; vous savez que les unes roulent sur les intérêts politiques, les autres sur les intérêts du cœur, les autres sur des tracasseries domestiques; vous connoissez le système que le vieux Corneille avoit adopté sur l'amour considéré comme mobile de la tragédie; vous avez lu sa lettre à Saint-Evremont, au sujet de sa tragédie de *Sophonisbe*, lettre dans laquelle il dit ces propres paroles: « J'ai cru jusqu'ici que l'amour étoit » une passion trop chargée de foiblesses pour » être la dominante dans une pièce héroïque; » j'aime qu'elle y serve d'ornement, et non pas

» de corps, etc.... » Pierre Corneille ne pensoit pas tout-à-fait ainsi lorsqu'il étoit jeune, puisqu'alors il donna *le Cid*, pièce qui roule toute entière sur l'amour; mais il changea d'avis dans sa vieillesse; et puisque, selon toute apparence, la tragédie de *Sylla* est l'ouvrage de sa vieillesse, pourquoi ne voulez-vous pas que l'amour y joue un rôle subordonné, puisqu'il joue un rôle subordonné dans toutes les pièces de sa vieillesse, dans *Surena*, dans *Pulchérie*, dans *Agésilas*, et sur-tout dans *OEdipe*, sujet terrible qui ne comportoit point d'amour? Tout ce que vous dites pour prouver que la tragédie de *Sylla* n'est point de Corneille, ne tend qu'à prouver qu'elle en est, et tous les efforts que vous faites pour lui arracher ce fleuron de sa couronne, ne servent qu'à la raffermir davantage sur sa tête vénérable. Voulant démontrer un fait dont je ne suis pas sûr, je cherchois par-tout des probabilités, et vous me fournissez des preuves. J'étois nu et foible pour combattre, et vous m'avez armé de pied-en-cap. Vous m'avez donné des forces auxquelles je ne pensois pas.

Pourquoi ne remarquez-vous pas, afin d'achever votre ouvrage, que la tragédie de *Sylla* est toute dans le genre admiratif, et que Pierre Corneille a sur-tout excellé dans ce genre? Il faut bien que je le dise, puisque vous l'oubliez. Et que

de ses caractères; caractères, marche, style qui n'ont pu être imités ni imaginés par personne. Donc la tragédie de *Sylla* est un ouvrage inédit du grand Corneille.

Si à ces preuves il falloit en joindre de moins convaincantes, ne seroit-il pas possible de dire que Sylla ayant été le plus fier des Romains, il étoit impossible que Corneille, qui étoit tout Romain par le cœur et par les sentimens, ne le mît pas sur la scène? Il me semble, en effet, que si Pierre Corneille n'avoit pas fait la tragédie de *Sylla*, il auroit dû la faire. La hauteur d'ame de Sylla correspondoit si bien avec la hauteur du génie de Corneille! Quel homme a mieux que lui peint les Romains, tous les Romains, depuis les rois jusqu'à la décadence de l'Empire? Comment Sylla, le plus grand des Romains, auroit-il échappé à son pinceau? Oui, je le répète, Sylla étoit un si grand homme, un si grand Romain, que si Corneille n'avoit pas traité ce sujet, il auroit dû le traiter, ce me semble.... Quel Romain a jamais fait à un ennemi de Rome une plus belle et plus orgueilleuse réponse que celle de Sylla à Archélaüs envoyé de Mithridate? Archélaüs lui ayant proposé d'unir ses intérêts avec ceux de Mithridate, et ayant ajouté que Mithridate lui fourniroit de l'argent, des troupes et des vaisseaux pour faire la guerre au parti

de Marius, Sylla ne répondit à ces offres qu'en proposant de son côté au général de Mithridate de lui livrer la flotte de son maître, de prendre le titre de Roi dans son gouvernement, et de devenir, en son propre nom, l'ami et l'allié du peuple romain. Archélaüs s'écria que ce seroit une trahison. Eh bien! s'écria Sylla à son tour, quand l'esclave, le serviteur dumoins d'un maître barbare regarde comme une lâcheté d'abandonner son service, tu oses proposer à un Romain de trahir les intérêts de sa république! As-tu donc oublié mes victoires? crois-tu que nous traitions ici d'égal à égal? n'es-tu plus cet Archélaüs vaincu, fugitif dans tant de combats, et que mes succès ont réduit à se cacher dans les marais d'Orchomène? Archélaüs ayant répondu que Mithridate pourroit bien ne pas accepter ces articles : il est trop heureux, dit Sylla, que je lui laisse la main dont il a signé l'ordre pour égorger de sang-froid cent mille Romains dans l'Asie. Et lorsque Sylla parloit ainsi, il n'avoit autour de lui qu'une foible escorte, et Mithridate étoit à la tête d'une armée formidable.

Qu'on lise avec attention le rôle de Sylla dans la pièce que je publie, on verra qu'il est conforme en tout à l'idée que nous donne de lui cette magnifique réponse. On verra que le ca-

ractère de Sylla se soutient toujours dans la même élévation, et qu'il n'étoit permis qu'à Corneille de ne pas l'en faire descendre. On répétera, sans-doute, que la scène quatrième du troisième acte, entre Pompée et César, est un combat d'esprit qui n'a rien de tragique, et j'en conviendrai sans peine. Il est assez plaisant d'entendre César dire à Pompée:

Pour pénétrer les cœurs, il faut beaucoup d'esprit;
Vous en avez, pour moi j'entends ce qu'on me dit.

Ces vers, sans-doute, seroient mieux placés dans une comédie que dans une tragédie; mais ces vers ne sont-ils pas très-communs dans les pièces de Corneille, et entr'autres dans Nicomède? Nicomède n'est-il pas plus comique que tragique, lorsqu'il dit, en parlant d'Attale:

Attale a le cœur grand, l'esprit grand, l'ame grande,
Et toutes les vertus qui forment un grand roi.

N'est-ce pas à ces ironies malignes, à cette dialectique un peu alambiquée d'un dialogue précis et serré, qu'on reconnoît sur-tout le grand Corneille? N'est-ce pas le reproche que lui a fait Boileau, lorsqu'il a lancé contre lui ces deux vers assez mauvais, dans le troisième chant de *l'Art poëtique*:

Vos froids raisonnemens ne feront qu'attiédir
Un spectateur toujours paresseux d'applaudir.

et lorsqu'il ajoute plus bas ces vers qui ne valent guères mieux :

Je me ris d'un acteur qui, lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut d'abord ne sait pas m'informer,
Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.

Je me ris, moi, de M. Nicolas Boileau Despréaux, qui avoit l'esprit trop étroit pour sentir le génie de Corneille. Je me ris de tous ceux qui croiront que la tragédie de *Sylla* n'est pas du grand Corneille, parce qu'ils ne verront pas que les sublimes défauts qui s'y trouvent ne peuvent être que les écarts d'un sublime génie.

Je pourrois imiter ici le poëte Sarrasin qui a fait de longs commentaires sur la tragédie de *l'Amour tyrannique* de son ami Scudéri, pour prouver que cette tragédie étoit admirable. Je pourrois imiter le P. Buffier qui a imité le poëte Sarrasin, en faisant à son tour des commentaires interminables sur la tragédie de *Sylla*, qui n'est point celle que je publie, mais une copie informe et très-informe de celle que je publie. Je pourrois imiter M. de Malezieu, qui, à son tour, s'est extasié sur la tragédie de *Joseph*, de l'abbé Genest, dans un discours qui est à la tête de cette tragédie, et qu'il a adressé à madame la duchesse du Maine; mais à quoi me serviroit tout cela? J'ai dit en commençant

que je ne mettrois point de charlatanisme dans cette préface, et je crois avoir tenu parole. Je me suis fait d'avance une partie des objections que l'on pourra me faire pour prouver que la tragédie de *Sylla* n'est point de Corneille; j'y ai répondu sans vains détours, sans emphase, sans dessein de tromper ou de nuire. Que le lecteur me croie ou non, peu m'importe; ce n'est point par l'opinion d'autrui que je suis heureux, c'est par la mienne.

Si je n'ai pas répondu à tout, peu m'importe encore: la tragédie inédite est là qui répondra pour moi. Elle est plus éloquente que tous mes discours, elle est déposée chez un notaire; et je suis presque honteux d'avoir cherché à la défendre. Des accusés comme ceux-là n'ont pas besoin d'avocat, ils s'expliquent assez bien d'eux-mêmes.

Quoi qu'il en soit, ou la tragédie de *Sylla* est de Pierre Corneille, ou elle n'en est point. Si elle est de Pierre Corneille, je crois, en la publiant, avoir rendu un grand service aux lettres; si elle est de Mallet de Bresme, du P. Buffier, ou du P. Delarue, auxquels M. l'abbé Delaporte l'attribue également dans ses *Anecdotes dramatiques*, je crois avoir rendu aux lettres un service non moins grand, puisque j'ai fait connoître l'ouvrage d'un homme qui,

par son talent, est presque digne de s'asseoir à côté du grand Corneille.

Je sais que le public est difficile à persuader dans tout ce qui concerne les ouvrages pseudonymes; je sais que son œil clairvoyant perce toujours avec succès à travers les nuages dont on cherche à envelopper une question de littérature. Eh bien! je suis plus docile que le public, moi. Qu'on me prouve que la tragédie de *Sylla*, telle que je la publie d'après le manuscrit original, n'est point un ouvrage du grand Corneille, et je me rendrai de bonne grace aux raisons qu'on me donnera. J'aime trop la vérité, pour ne pas lui sacrifier avec empressement le peu de gloire qui pourroit me revenir d'avoir fait la plus heureuse découverte.

Je crois avoir déjà dit qu'il y avoit dans la tragédie de *Sylla* des vers extrêmement négligés, et je le répète, parce que ces vers, par leurs négligences et incorrections nombreuses, rappellent la manière affoiblie du grand Corneille, et confirment d'autant plus l'opinion où je suis, que Sylla est un ouvrage de sa vieillesse. J'aurois pu substituer peut-être quelques vers plus fermes et plus élégans à ces vers décolorés et débiles, mais je me suis bien gardé d'y toucher. Je livre à l'impression le manuscrit tel qu'il est tombé dans mes mains, et je ne crois pas que per-

sonne ose s'en plaindre. Le P. Buffier a été plus hardi que moi; il avoue, dans son Traité de la Poésie, qu'il a changé ou supprimé quatre cents vers dans la tragédie de *Sylla*, et je ne crois pas que le public l'approuve; mais le public l'approuvera bien moins, lorsqu'il saura que le bon Père, d'acord avec mes incrédules, tout en louant beaucoup cette tragédie, en blâme le dénouement, et trouve mauvais qu'Aristie tue Émilie, sa rivale. Voici en peu de mots le plan de cette tragédie; on verra si le père jésuite a eu raison de le critiquer.

Sylla, revêtu du souverain pouvoir, qu'il a usurpé (car il s'est (*) nommé dictateur lui-même); Sylla, dis-je, a des remords de sa conduite et veut se démettre de l'Empire; mais il ne veut s'en démettre qu'en faveur d'un homme qui le fasse regretter, et qui ait moins de vertus que lui aux yeux du peuple. Il ne voit que César et Pompée qui soient dignes de le remplacer, et il exige, pour leur céder le trône, que l'un ou l'autre fasse divorce, César avec Cornélie, ou Pompée avec Aristie. César résiste fièrement à ses vœux. Pompée, plus ambitieux que César,

(*) L'abbé Tallement et Dacier assurent, dans leurs traductions des Vies de Plutarque, que Sylla s'étoit nommé dictateur lui-même.

du-moins en apparence, se résout à répudier Aristie, sa première femme, et épouse Émilie, fille d'Emilius Scaurus, et depuis peu adoptée par Sylla. Voilà l'usurpateur satisfait, puisqu'il croit avoir déshonoré Pompée en lui faisant faire divorce, et qu'il ne veut le couronner qu'au prix de son déshonneur; mais Pompée lui est suspect, parce qu'il est revenu d'Afrique sans son ordre, et qu'il est revenu triomphant, suivi de Rois enchaînés et de plusieurs légions victorieuses. Sylla abdique, comme il l'avoit promis, mais non en faveur de César ou de Pompée; il rend le pouvoir aux Consuls et la liberté à la République. Emilie, qui déteste Sylla parce qu'il a fait périr Scaurus son père, épouse Pompée, non par amour, mais pour se venger de Sylla lui-même lorsqu'elle en aura le pouvoir. Cornélie, aussi désintéressée que sensible, invite César, arrêté par ordre de Sylla, à lui être infidèle, si l'infidélité peut le rendre libre; et Aristie, dont le caractère est très-opposé à celui de Cornélie, s'exhale en imprécations contre Pompée de ce qu'il lui fait infidélité. Ces trois femmes, dont chacune a raison de se plaindre de Sylla, forment le projet de l'assassiner, et l'essaient même au quatrième acte; elles forment contre lui une conspiration secrète dont César est instruit; et ce

même César, quoique ennemi de Sylla, et quoique désirant le remplacer, lui dévoile tout, à condition qu'il fera grace aux coupables. Aristie, furieuse contre Emilie qui lui a enlevé son mari, la poignarde enfin au dénouement, autant pour se venger d'elle que de lui. Que cette conception dramatique est grande et belle! Il y a quelques invraisemblances dont le lecteur s'appercevra facilement; mais quel beau contraste que celui de César, préférant son épouse au souverain pouvoir, et de Pompée préférant le souverain pouvoir à son épouse! S'il est vrai qu'une pièce dramatique ne vit que d'oppositions, en est-il au théâtre une plus marquée? Pouvoit-on peindre César avec plus de vérité qu'en lui donnant autant de générosité que d'ambition? Et Pompée, pouvoit-on le peindre mieux qu'en lui donnant beaucoup d'orgueil, beaucoup d'ambition, et un amour toujours subordonné à cette dernière? Quant à Sylla, son caractère est tracé de main de maître, et toujours conformément à l'histoire; cette pièce est d'ailleurs la seule en France où l'on ait essayé de le développer tel qu'il étoit réellement, impérieux, passionné, fier, et froidement magnanime, comme il étoit froidement barbare. Plutarque a esquissé le tableau; l'auteur de la pièce l'a achevé.

Pouvoit-on d'ailleurs choisir dans l'histoire Romaine un plus beau sujet de tragédie que l'abdication de Sylla, événement mémorable qui changea la forme du gouvernement sans commotion, sans secousse, et qui causa chez le peuple du monde le plus puissant, la révolution la plus extraordinaire et la plus inattendue? Pouvoit-on choisir pour interlocuteurs de plus grands personnages que Sylla, César et Pompée, et les faire parler plus dignement? Le P. Buffier blâme le dénouement de ce chef-d'œuvre; mais comment n'a-t-il pas vu que ce dénouement étoit admirable par sa moralité? Comment n'a-t-il pas vu que Pompée, puni de son ambition par la mort d'Emilie et la perte du trône; que César, récompensé de sa fidélité par sa mise en liberté et la conservation de sa chère Cornélie, le spectateur ne pouvoit que se retirer content? Qu'y a-t-il d'impossible d'ailleurs à ce qu'Aristie, armée pour tuer le tyran, se serve d'un nouveau poignard pour tuer sa rivale? Ne voit-on pas quelquefois arriver la même chose en France? et doit-on s'étonner qu'elle soit arrivée à Rome, où les passions des femmes étoient bien plus vives et plus exaltées que dans notre pays?

Je viens de donner une idée générale du plan de la tragédie de Sylla; je vais actuelle-

ment l'examiner acte par acte, et l'on verra s'il est possible d'en trouver un plus sublime et plus sage.

ACTE PREMIER.

Emilie, fille adoptive de Sylla, et fille légitime d'Emilius Scaurus, félicite Aristie, femme de Pompée, de l'éclatante victoire qu'il vient de remporter en Afrique, et Aristie fait honneur de cette victoire au bonheur de Sylla, qu'on avoit surnommé l'*heureux Sylla*; exposition simple, facile et claire comme toutes les expositions de Corneille, excepté celle de *Rodogune;* exposition prolongée dans la quatrième scène, où Sylla, seul avec son confident, fait connoître à fond son caractère et ceux de Pompée et César, qu'il veut se donner pour successeurs, en faisant commettre à l'un ou à l'autre quelque grande faute. Rien de forcé, rien d'obscur dans cette exposition; les personnages ont dû dire ce que leur fait dire le poète, et l'action a dû se passer comme il la représente : c'est la simplicité antique, la simplicité de *Cinna*, de *Sertorius* ou de *Nicomède.* Ce n'est pas tout que d'exposer, il faut former le nœud adroitement et sans effort. César arrive; il est jeune, impétueux et sincère; il est sur-tout neveu de Marius; il parle à Sylla avec

toute la hauteur d'un ennemi ; et Sylla, ne pouvant plus compter sur lui, est jeté dans un grand embarras. C'est ici que le nœud ou l'intrigue commence.

ACTE SECOND.

Sylla, mécontent de César, a recours à Pompée pour remplir ses vues, et trouve encore de la résistance. Nouvel embarras, nouvel obstacle ; il s'agit de les surmonter. Comment faire ? Sylla s'adresse à Cornélie, et lui dit que son intention est de la séparer de César. Il lui ordonne de faire elle-même à César la proposition d'un divorce. L'action se prolonge heureusement par cet ordre de Sylla, qui désole Cornélie, et qu'elle remplit cependant pour sauver son époux des fureurs de Sylla. Une femme qui adore son mari, et qui cependant le conjure d'en épouser une autre ! il n'y avoit que Corneille qui pût concevoir et bien manier une telle scène.

ACTE TROISIEME.

Emilie, qui n'aime ni César ni Pompée, et qui cependant voudroit épouser l'un des deux pour arriver, par son moyen, au pouvoir suprême ; Emilie, dans ce troisième acte, reproche vivement à César de l'avoir abandonnée pour prendre Cornélie, et lui donne cependant

à entendre que le repentir a des droits sur son cœur, et qu'ils pourroient encore régner l'un et l'autre sur un peuple de Rois. César, fidèle à Cornélie, lui peint ses regrets avec franchise, et l'assure qu'il ne pourroit quitter Cornélie sans crime; nouvel incident qui jette Emilie dans la crainte de n'avoir point d'époux, et qui lui fait presque perdre l'espoir de la vengeance. Ce refus de César noue l'intrigue fortement, et elle se noue plus fortement encore lorsque Pompée, acceptant la proposition de Sylla, consent à faire divorce avec Aristie. Dans quel courroux ne doit pas entrer cette femme aussi altière que jalouse! Ce courroux tient le spectateur en suspend et le prépare à un dénouement terrible dont il ne peut pas deviner l'issue; ce qui est un des plus grands secrets de l'art.

ACTE QUATRIÈME.

Tout s'embrouille encore, mais sans confusion, dans le quatrième acte; tous les intérêts sont en présence, et se heurtent sans se détruire. Les trois femmes ont conçu le projet d'assassiner le tyran, lorsque César, par une suite de son caractère généreux, dévoile tout à Sylla. Les trois femmes sont désarmées et arrêtées; le tyran est maître absolu de leur vie,

et il me semble que, dans cette circonstance, la terreur est poussée au plus haut degré. Comment se débrouillera cette action? Les trois Romaines périront-elles, ou Sylla leur pardonnera-t-il? Rien n'est prévu, et cependant tout est motivé avec un talent admirable. Quelle situation que celle de Sylla qui menace César de le faire mourir, et de César qui lui répond que Sylla est plus près de la mort que lui! Je n'ai vu dans aucune pièce une plus savante combinaison. Il n'y a dans cet acte qu'une chose qui ne me plaise pas, c'est le reproche que fait Emilie à Sylla d'avoir empoisonné Scaurus, son père. L'histoire ne parle pas de cet empoisonnement, et Sylla, quoique très-cruel, étoit trop fier pour descendre à un pareil crime. Les Romains, du temps de Sylla, avoient encore toute l'âpreté républicaine, et vivoient encore éloignés de cette époque de bassesse et de noirceurs où les morilles et les champignons étoient appelés les *mets des Dieux*, parce qu'on s'en servit plus d'une fois pour faire monter les empereurs au rang des Dieux, c'est-à-dire, pour les faire cesser d'être hommes. Emilie, d'ailleurs, n'a-t-elle pas assez de motifs de haïr Sylla et de se venger de lui, sans lui supposer un crime dont il paroît que les historiens l'ont cru incapable. Ce reproche d'em-

poisonnement est inutile de tout point; il ne tient point à l'action, et loin de la faire marcher, il la retarde. A ce défaut près, tout le quatrième acte me paroît rempli de mouvement et de vie. C'est un des plus beaux quatrièmes actes qu'il y ait au théâtre.

ACTE CINQUIÈME.

Les trois Romaines sont conduites dans un lieu que je crois être la grande salle d'audience du palais de Sylla. Elles interrogent le tribun Fabrice pour savoir si elles iront bientôt à la mort. Elles se plaignent; Aristie de Pompée, son époux; Emilie de Pompée et de César, qui ont dû lui donner la main, et qui ne l'ont point fait encore. Cornélie seule, la tendre Cornélie, implore le ciel pour que César, son époux, soit sauvé. Le spectateur doit trembler pour chacune de ces trois femmes, qui ont ici chacune de fortes raisons pour conspirer contre Sylla; et la situation où elles se trouvent étant plus critique encore, et peut-être plus tragique que celle du quatrième acte, puisqu'elles attendent, sans espoir de salut, une mort méritée; cette situation, dis-je, ne peut que faire frissonner tous les cœurs sensibles qui s'intéressent à elles. Emilie détruit cet intérêt, ou plutôt elle le redouble en faisant connoître à

ses deux rivales le fond de son cœur. Ce n'est pas à Sylla seulement qu'en veut Emilie, elle en veut plus encore à ses deux rivales qui l'*ont gênée*, comme elle dit, *par leur hyménée*, et qui lui ont ôté le *pouvoir souverain*. Voilà ce que, dans les termes de l'art, nous appelons une *péripétie*, c'est-à-dire, un changement d'action, un renversement de circonstances; renversement qui produit toujours un grand effet, sur-tout à l'approche d'un dénouement, et qui est un des plus heureux secrets des grands maîtres. Cette péripétie est suivie d'une autre par l'arrivée d'Aufide, qui annonce à Emilie que Sylla est appaisé et qu'il va lui donner un époux. Ainsi voilà péripétie sur péripétie, incident sur incident. Comment tout cela finira-t-il? les spectateurs n'en savent rien, et les personnages ne le savent pas eux-mêmes. Intérêt de curiosité de la part des spectateurs, même intérêt de la part des personnages; tout le monde sait que, dans une tragédie, le comble du génie est de faire en sorte que le dénouement ne soit pas prévu, c'est sur-tout le grand mérite de Corneille. Et qui pourroit ici deviner que Sylla va abdiquer, si l'on ne connoissoit point l'abdication de Sylla par l'histoire? Sylla se calme tout-à-coup après avoir montré le plus grand courroux. Sylla accorde la vie et la

liberté aux trois femmes qui ont voulu l'assassiner. Qui est-ce qui diroit que Sylla, affamé de pouvoir et altéré de sang humain, va perdre volontairement le droit de s'en rassasier, et qu'il va, comme dit si bien Crébillon, *abdiquer insolemment le pouvoir souverain?* Il arrive enfin, ce terrible Sylla, et il abdique en présence du peuple, du Sénat, des tribuns, des consuls, et de toutes les autorités constituées. Ce trait d'héroïsme de la part d'un ambitieux est le dénouement de la pièce : dénouement imprévu et sublime, dénouement qui punit le vice et qui récompense la vertu; car Pompée n'hérite point du pouvoir de Sylla, puisque Sylla a abdiqué en faveur de la république, et puisqu'Aristie, justement offensée des mépris de Pompée, tue Emilie qui en a été cause, et se tue elle-même pour se punir d'un assassinat; puisque César, enfin, conserve sa chère Cornélie, qu'il n'a point voulu abandonner; et puisque Sylla lui-même porte la peine de son ambition par l'état d'obscurité et de nullité où la haîne de César et les entreprises de tous les Romains, qui tiennent encore au parti de Marius, l'ont presque forcé de rentrer.

Le plan d'une tragédie est exact et régulier lorsque toutes les parties se correspondent, lorsque tout se tient et s'enchaîne sans effort depuis

le commencement jusqu'à la fin, *et vice versâ*, et, sur-tout, lorsqu'il n'y a point de personnage inutile, pas un qu'on puisse retrancher pour en substituer un autre. Or, messieurs les auteurs dramatiques, toutes ces qualités ne se trouvent-elles pas réunies dans le plan de la tragédie de Sylla que je viens d'analyser? Sylla tient à Emilie, Emilie à Pompée et César, César à Cornélie, Aristie à tous ensemble; tous ont des intérêts particuliers qui s'enlacent avec les intérêts des uns et des autres; et les intérêts respectifs de chacun sont si bien liés avec l'intérêt général, que si vous ôtez un anneau de cette chaîne, toute la chaîne se brise. J'ai eu le projet un moment de réduire cette pièce en trois actes, et d'en retrancher César et Cornélie, qui m'ont semblé n'être qu'épisodiques, et ne tenir que par un fil au sujet principal. En y réfléchissant, j'ai vu qu'ils y tenoient comme par des câbles, et je me suis comparé à Borromini, qui auroit voulu corriger un édifice de Bramante ou de Michel Ange.

En effet, si vous ôtez de la pièce l'amour de César pour Cornélie, il n'y a plus d'opposition entre cet amour et celui de Pompée pour Aristie. Si vous ôtez Aristie et Pompée, il n'y a plus rien qui corresponde à Cornélie et à César. Ces personnages, qui d'abord semblent épisodiques,

tiennent essentiellement au fond du sujet. Ce sont des colonnes qui servent à-la-fois d'ornemens et de soutien; qu'on les supprime, et le temple croule.

Toujours persuadé que la tragédie de *Sylla* étoit du grand Corneille, j'ai fait en dernier lieu de nouvelles recherches pour m'en assurer, et ayant appris que M. de la Sozelière, artiste dramatique distingué et très-versé dans la connoissance du théâtre, étoit possesseur d'une tragédie de *Sylla* imprimée, je lui ai écrit pour le prier de me communiquer cet exemplaire précieux, voulant le confronter avec mon manuscrit du dix-septième siècle. M. de la Sozelière m'a répondu avec beaucoup de politesse par la lettre suivante, à laquelle je joins, dans les interlignes, la réponse que je lui ai faite.

— « *Vous n'êtes pas le seul, monsieur, qui ayez* » *cru que Sylla fût de Corneille* ».

J'en suis charmé, monsieur; ne pouvant pas absolument prouver que cette tragédie soit de Corneille, je vous remercie de m'apprendre qu'il se soit élevé un doute sur le nom de son auteur. Un doute équivaut quelquefois à des probabilités, et plusieurs probabilités valent une preuve. C'est ainsi, du-moins, que les choses se passent en matières criminelles; pourquoi ne

se passeroient-elles pas de même en matières littéraires?

« *Il y a des beautés dans cette pièce, et il* » *y a trente-quatre à trente-cinq ans qu'on avoit* » *donné dans la même erreur* ».

Plus une erreur vieillit, plus elle est difficile à détruire. Or l'erreur où je suis n'est pas encore détruite; tout, au contraire, semble m'y confirmer. Vous convenez qu'il y a des beautés dans la tragédie de *Sylla*, relisez-la attentivement, vous verrez qu'il y a du génie.

« *Ce fut encore moi qui désabusai ceux qui* » *l'avoient rêvé, et je prouvai que la pièce avoit* » *été imprimée en 47, sous le nom de M. Mallet* » *de Bresme, avec une préface très-détaillée* ».

Vous n'êtes pas le seul, monsieur, qui ayez dit que la tragédie de *Sylla* avoit été imprimée sous le nom de M. Mallet de Bresme. M. de Laplace, dans son *Recueil de Lettres diverses*, prétend aussi avoir lu et vu un de ces imprimés, qui se trouve, a-t-il dit, dans la bibliothèque de feu M. de Bresme, son neveu. Mais le P. Buffier l'avoit publiée, en 1728, dans son Traité de Poésie et d'Eloquence : pourquoi Mallet de Bresme ne l'a-t-il fait imprimer qu'en 1745; et pourquoi n'a-t-il pas réclamé cette tragédie dans les journaux du temps, comme étant son

propre ouvrage ? pourquoi, sur-tout, l'a-t-il fait imprimer en Hollande et furtivement ? pourquoi n'a-t-il signé cette tragédie que des lettres initiales de son nom ? pourquoi juge-t-on, à l'inspection des fautes nombreuses qui déparent cet imprimé de 1745, que Mallet de Bresme n'a point corrigé les épreuves ? pourquoi Mallet de Bresme a-t-il l'air d'un plagiaire dans sa préface, et pourquoi son épitre dédicatoire à madame de Roqueville est-elle si obscure ? pourquoi, dit-il à cette dame, dans cette épitre dédicatoire, que Sylla *se sert d'un style ampoulé pour obtenir son approbation* ? Un auteur a-t-il jamais dit aussi crûment que le style de ses héros *étoit ampoulé* ? Il est possible, me direz-vous, que Mallet de Bresme ait craint de blesser quelques intérêts privés par quelques vérités politiques, qui se trouvent heureusement exprimées dans la tragédie de Sylla, et que, pour cette raison, il l'ait fait imprimer en Hollande, et n'ait ôsé la signer que des lettres initiales de son nom ; mais ne vivoit-on pas alors sous le ministère du cardinal de Fleuri, qui étoit le plus indulgent et le plus pacifique des hommes ? Corneille, d'ailleurs, n'avoit-il pas déjà émis des vérités politiques mille fois plus hardies que toutes celles qui se trouvent dans la tragédie de Sylla ? Corneille, dans sa tragédie de

Cinna, n'avoit-il pas fait dire à Emilie, en présence de Louis XIV :

Pour être plus qu'un Roi, tu te crois quelque chose?

Et n'est-il pas mille fois plus vraisemblable d'imaginer que le Sylla de Corneille ayant passé en manuscrit dans les mains de Mallet de Bresme, celui-ci, pour déguiser son larcin, l'a fait imprimer furtivement en Hollande, et ne l'a signé que des lettres initiales de son nom? pourquoi, enfin, s'il est vrai que Mallet de Bresme ait composé Sylla en 1698, ne l'a-t-il fait imprimer qu'en 1745? Je vous prie, avant tout, de m'expliquer cette énigme. Je croirai, en attendant, et je croirai fermement que la tragédie de Sylla est de Pierre Corneille; je croirai fermement que le P. Buffier, en ayant trouvé une copie, l'a arrangée à sa manière, et l'a fait imprimer pour la première fois dans son énorme in-folio intitulé : *Cours des Sciences*. Prouvez-moi le contraire et vous me ferez plaisir.

M. le maréchal de Richelieu en écrivit à Voltaire, qui le confirma dans ce que je lui avois dit.

Non, monsieur, jamais Voltaire n'a dit au maréchal de Richelieu que la tragédie de *Sylla* fût de Mallet de Bresme; jamais Voltaire n'a *confirmé* le maréchal de Richelieu dans une pareille erreur. Voici, en entier, le passage re-

latif à cette tragédie de Sylla, passage tiré du tome douzième de la Correspondance générale de Voltaire, édition de Beaumarchais, lettre 78.

Ferney, 2 décembre 1772.

« Je crois, monseigneur, que vous êtes déjà » instruit de l'aventure de cette tragédie de » Sylla, qu'on attribuoit à notre père du théâtre. » Elle est véritablement d'un écolier, puisque » le jésuite Larue, qui en est l'auteur, et qui » a tant prêché devant Louis XIV, n'a jamais » été au fond qu'un écolier de rhétorique. J'avois » vu cette pièce il y a environ soixante-cinq » ans. Je me souviens même de quelques vers; » je me souviens, sur-tout, qu'il y avoit trois » femmes qui venoient assassiner le Dictateur » perpétuel, et qu'il les renvoyoit coudre ou » faire quelque chose de mieux.

» Comme la pièce étoit remplie de deux » choses que *la Couture*, le fou de Louis XIV, » n'aimoit point, qui sont le *brailler* et le *raisonner*, le P. Tournemine, mauvais raisonneur » et très-ampoulé personnage, mit au titre de » sa copie : *Sylla, tragédie digne de Corneille.* » Un autre jésuite, qui avoit plus de goût, » effaça *digne*. C'est en cet état qu'elle est parvenue aux héritiers d'un héritier de *Dumoulin* » le médecin, et c'est ce chef-d'œuvre qui a

» extasié votre parlement de la comédie. Mon » héros, qui a plus de goût que ces sénateurs, » ne s'est pas extasié comme eux ».

Vous voyez, M. de la Sozelière, par le passage de Voltaire, que je viens de citer mot à mot, vous voyez, dis-je, que Voltaire n'attribue point la tragédie de *Sylla* à Mallet de Bresme, comme vous le prétendiez, mais au jésuite Larue. La justesse de votre goût a souvent pu mettre vos opinions d'accord avec celles de Voltaire; mais ici vous ne prouvez pas que Voltaire ait été de votre avis; et puisqu'il faut prononcer entre vous et Voltaire, je dirai, pour vous obliger, que Voltaire n'a pas le sens commun en n'étant pas de votre avis. Vous avez souvent joué avec succès dans les tragédies et les comédies de Voltaire; n'est-ce pas rappeler que vous seriez en état de les faire, et qu'ainsi vous êtes plus que personne en état de juger des comédies et des tragédies? N'êtes-vous pas comme ces grands amateurs de peinture qui, à la première inspection d'un tableau, disent: Il est de tel ou tel maître, et qui ne se trompent jamais?

Je suis très-fâché de ne pouvoir pas faire ce que vous me demandez, monsieur; mais j'ai essuyé mille et un désagrémens en prêtant des ouvrages rares, et j'ai juré de n'en confier aucun. Ceux qui me les ont perdus étoient,

ainsi que vous, de fort honnêtes gens. Mais défaut de soins dans les uns, trop de confiance dans les autres, qui les prêtoient à leurs amis : il y en a eu même quelques-uns auxquels on en a dérobé sur leur secrétaire. On m'a proposé des dédommagemens que j'aurois rougi d'accepter, et qui ne pouvoient me satisfaire. Vous savez qu'on ne remplace point des valeurs idéales. Pardon si j'entre dans ces détails, mais je veux motiver mon refus. J'ai l'honneur, etc.

Signé GRANDTRAIN, *dit* DE LA SOZELIÈRE.

Ne soyez pas si fâché, monsieur, de ne pouvoir faire ce que je vous demande. Votre refus, quoiqu'inusité entre les personnes qui nous ressemblent, est environné de formes si polies et si gracieuses, qu'il m'oblige, au-lieu de m'offenser. J'ai continué, d'ailleurs, mes recherches sur la tragédie de *Sylla*, et, par le plus grand hasard, j'en ai trouvé un exemplaire, que j'ai payé fort cher, parce que cette pièce, que vous attribuez si naïvement à Mallet de Bresme, est infiniment rare, et qu'elle ne se trouve pas même à la grande bibliothèque nationale. Vous êtes, au surplus, le maître absolu de ce qui vous appartient; et n'ayant point l'honneur de vous connoître, ni celui d'être connu de vous, je n'ai à me plaindre ni de votre refus, ni de votre

défaut de confiance. Vous êtes si amoureux de la tragédie de *Sylla*, que vous ne voulez ni la montrer, ni la prêter à personne; rien de plus simple. Vous me rappelez le vers charmant que dit Damis dans *la Feinte par Amour*, en parlant du portrait de Mélise :

Le laisser entrevoir, c'est en donner copie.

Vous craignez que cette belle tragédie de *Sylla* ne passe en d'autres mains que les vôtres, et vous avez raison; c'est un trésor dont il faut être avare. Vous dirai-je, cependant, la pensée qu'ont fait naître en moi votre circonspection extrême et votre extrême avarice? Vous êtes, ainsi que moi, fermement persuadé que la tragédie de *Sylla*, imprimée sous le nom de Mallet de Bresme, est du grand Corneille; et voilà pourquoi, voulant seul la posséder, vous la cachez si soigneusement à tous les yeux. Une conversation, que vous avez eue chez M. Barba devant deux ou trois personnes qui me l'ont redite, m'a confirmé dans cette idée. La tragédie de *Sylla*, imprimée sous le nom de Mallet de Bresme, avez-vous dit, pourroit bien être du grand Corneille; et, en ce cas, pourquoi la prêterois-je? pourquoi n'en resterois-je pas le seul possesseur? Le jésuite Larue, auquel on attribue cette tragédie aussi, ne se seroit pas conduit avec plus de finesse, il ne m'auroit pas écrit une lettre

plus adroite que votre dernière. Eh quoi ! monsieur, vous paroissez persuadé en parlant que la tragédie de *Sylla* est du grand Corneille, et en écrivant vous soupçonnez qu'elle est de Mallet de Bresme ! Je savois bien que messieurs les comédiens étoient, en général, très-spirituels et très-fins, mais je ne savois pas qu'ils le fussent autant que des jésuites ; je ne savois pas qu'ils eussent, ainsi que les *bons pères*, deux poids et deux mesures, et qu'ils portassent, comme le dit le vulgaire, un couteau à double tranchant.

Quoi qu'il en soit, monsieur, de votre jésuitisme, en m'écrivant que la tragédie de *Sylla* étoit de Mallet de Bresme, lorsque vous ne le pensiez pas, vous avez fait un mensonge pieux, qui ne peut nuire à personne, comme en faisoient autrefois les *bons pères* ; et moi qui ne suis pas un rigoureux janséniste, je vous le pardonne de tout mon cœur. Mais vous dites que la tragédie attribuée à Mallet de Bresme porte la date de 1747, lorsqu'elle porte celle de 1745. Vous dites que Voltaire attribue cette tragédie à Mallet de Bresme, lorsqu'il l'attribue formellement au P. de Larue, et je souhaite que vous puissiez vous pardonner ces deux légères erreurs à vous-même.

J'ai l'honneur de vous saluer,

C. Palmezeaux.

Ma lettre à M. Grandtrain de la Sozelière étant demeurée sans réplique, son silence ne prouve-t-il pas évidemment qu'il est persuadé que la tragédie de *Sylla*, imprimée sous le nom de Mallet de Bresme, est du grand Corneille? N'auroit-il pas réfuté mes raisonnemens s'il avoit pensé le contraire? Ne m'auroit-il pas répondu sur-le-champ? Ne m'auroit-il pas terrassé par la force de sa logique et de son éloquence? Et, par sa muette conduite, ne semble-t-il pas confirmer tacitement l'aveu qu'il a fait chez M. Barba, que la tragédie prétendue de Mallet de Bresme n'est autre chose qu'une tragédie du grand Corneille?

La réponse que j'adresse à M. Grandtrain de la Sozelière, je l'adresse en-même-temps à toutes les personnes qui penseroient que la tragédie de *Sylla* est de Mallet de Bresme, et, si elles ne sont pas de mon avis, je les prie de me répondre, soit dans le Courrier des Spectacles, soit ailleurs. Quelles que soient leurs observations, je les en remercierai; je prie, entr'autres, mon ancien ami, M. Mercier de l'institut, l'un de nos plus grands littérateurs, de m'éclairer de ses lumières; mais il est temps que je me résume.

Beauchamps, auteur dramatique, fort connu de son temps, et auteur sur-tout de trois vo-

lumes intitulés : *Recherches sur les Théâtres*, dit au tome deuxième de ses *Recherches sur les Théâtres*, page 397 : *on croit que le père* de Larue, *jésuite, est auteur d'une tragédie manuscrite, intitulée, Sylla Dictateur.*

Le garde des manuscrits de la grande bibliothèque nationale, homme aussi poli que savant, m'a fait voir une tragédie manuscrite de *Sylla*, qu'il croit être du P. de Larue, et qui est-la même que celle que je publie.

Voltaire attribue la même pièce au P. de Larue, dans le passage que j'ai cité de sa lettre au maréchal de Richelieu, passage où il dit formellement : *Elle est véritablement d'un écolier, puisque le jésuite Larue, qui en est l'auteur, n'a jamais été, au fond, qu'un écolier de rhétorique.*

Voilà toutes, ou presque toutes les autorités qui sont en faveur du P. de Larue. Voici les autorités qui sont en faveur de Mallet de Bresme.

M. de Laplace, auteur de plusieurs romans, et beau-frère de Mallet de Bresme, l'attribue à Mallet de Bresme. M. l'abbé Goujet, d'après le dire de M. de Laplace, l'attribue aussi à Mallet de Bresme ; et M. Grandtrain de la Sozelière, brochant sur le tout, l'attribue aussi

à Mallet de Bresme, d'après l'autorité de l'abbé Goujet et de Laplace.

Quant au P. Buffier, qui, le premier, a publié cette tragédie dans son *Cours des Sciences*, et qui ne l'attribue à personne, peu de personnes la lui ont attribuée.

Je ne suis point de l'avis de ceux qui attribuent la tragédie de *Sylla* au P. de Larue; je ne suis point de l'avis de ceux qui l'attribuent à Mallet de Bresme, point de l'avis du petit nombre de ceux qui l'attribuent au père Buffier. Dans quelle situation délicate je me trouve! Je suis le seul, ou presque le seul qui l'attribue au grand Corneille. Une opinion publique très-sourde, à-la-vérité, m'avoit devancé dans mon opinion particulière, en disant que cette pièce étoit du grand Corneille: mais qu'est-ce que prouve une opinion publique foiblement énoncée? Si je n'avois pas une opinion à moi dans un procès littéraire de cette importance, je croirois, et je l'avoue hautement, que la tragédie de *Sylla* est du P. de Larue; je le croirois, parce que Beauchamps l'a dit dans ses Recherches sur les Théâtres, parce que le garde des manuscrits de la grande bibliothèque nationale me l'a assuré, et sur-tout parce que Voltaire l'a affirmé dans sa lettre au maréchal de Richelieu, que j'ai citée: mais

qu'est-ce que toutes ces autorités auprès de celle de M. Grandtrain de la Sozelière, qui nous assure bravement, dans la lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire, que la tragédie de *Sylla* est de Mallet de Bresme, *qui le dit au maréréchal de Richelieu qui en écrivit à Voltaire*? ce sont ses termes. Toutes les autorités, même celle de Voltaire, ne doivent-elles point pâlir devant celle de M. Grandtrain? M. Grandtrain de la Sozelière ne mène-t-il pas grand train, en fait de littérature dramatique, toutes les personnes auxquelles il refuse de communiquer le *Sylla* de Mallet de Bresme? toutes les personnes auxquelles il envoye de petits billets doux, extrêmement bien écrits, pour leur prouver que *Sylla* est de Mallet de Bresme? et toutes les personnes même auxquelles il ne daigne pas répondre, pour leur prouver que *Sylla* est de Mallet de Bresme?

Le silence de M. Grandtrain n'est-il pas mille fois plus éloquent que l'affirmation de Voltaire, dans sa lettre au maréchal de Richelieu? Et les assertions formelles de Beauchamps, et d'un garde des manuscrits qui attribuent ainsi que Voltaire, la tragédie de Sylla au P. de Larue, peuvent-elles être mises en parallèle avec l'assertion et sur-tout avec le silence imposant de M. Grandtrain de la Sozelière, qui

attribuent l'un et l'autre la tragédie de *Sylla* à Mallet de Bresme?

Je crois donc, j'ai cru et je croirai dorénavant que la tragédie de *Sylla* est de Mallet de Bresme, puisque M. Grandtrain de la Sozelière l'a écrit. Ce que M. Grandtrain écrit, et même ce qu'il n'écrit pas, ne doit-il pas être regardé comme paroles d'évangile? On m'a dit que M. Grandtrain étoit fort dévot; il ne lui manquoit plus que ce titre pour me convaincre, et sur-tout pour me convertir.

Que cette pièce, néanmoins, soit de Corneille ou de Mallet de Bresme; qu'elle soit du P. Buffier ou du P. de Larue; qu'elle soit de M. Grandtrain lui-même, si c'est un chef-d'œuvre, que m'importe? n'aurai-je pas, en l'exhumant, rendu un grand service à la république des lettres, puisque je l'aurai enrichie d'un chef-d'œuvre?

Mais la pièce a déjà été imprimée, dira-t-on peut-être, sous le nom de Mallet de Bresme; que m'importe encore? cette pièce est extrêmement rare, et ne se trouve pas même à la grande bibliothèque nationale. Elle gît informe et mutilée dans l'énorme *in-fol.* du P. Buffier, où personne n'est tenté d'aller la prendre; elle gît obscure et resserrée dans le cabinet de M. Grandtrain de la Sozelière, dont personne ne

peut approcher; n'est-ce pas rendre un véritable service aux amateurs du théâtre, que de lui rendre une nouvelle vie?

Un riche Anglais promit, dit-on, une récompense considérable à celui qui lui fourniroit dix lignes de Sterne qui ne seroient pas connues. Si un Français faisoit la même proposition pour les ouvrages de Corneille, il ne seroit pas mon homme, et je lui dirois ce qu'a dit J.-B. Rousseau dans la préface de la *Mariane* de Tristan l'Hermite, qu'il avoit corrigée, et dont il donnoit une nouvelle édition: *peut-être que mon zèle sera compté pour quelque chose par ceux qui aiment véritablement le public, et qui ne se considèrent point eux-mêmes, quand il s'agit de le servir et de lui plaire.*

J'ignore si cette tragédie sera représentée par les artistes du Théâtre Français; leurs travaux journaliers et le répertoire immense qu'ils ont à exploiter, ne leur permettront pas, sans-doute, de s'en occuper; mais cette tragédie peut être montée dans les départemens: et voici, dans ce dernier cas, de quelle manière je désirerois que les rôles fussent distribués. Ne m'en rapportant point à mes seules lumières pour cette distribution, j'ai consulté M. Pelletier-Volmeranges, auteur dramatique fort distingué, et ancien comédien; il pouvoit beaucoup m'éclairer à ces deux titres;

et je vais donner son avis et le mien. Nous allons nommer les acteurs de Paris, parce qu'ordinairement ils servent de règle aux acteurs des départemens.

Personnages.	*Acteurs.*
SYLLA, *Dictateur*, moitié tyran, moitié père noble,	M. SAINT-PRIX.
CÉSAR, tenant des jeunes premiers par son âge, et des premiers rôles par son audace,	TALMA.
POMPÉE, orgueilleux, ambitieux et brave,	LAFOND.
CORNÉLIE, noble, fière, mais très-sensible,	M.lle DUCHESNOIS.
ÉMILIE, ambitieuse et fière,	GEORGES.
ARISTIE, sensible, emportée et fière,	FLEURI.
CAMILLE, *Confidente d'Emilie*,	THÉNARD.
FABRICE, *Tribun*,	M. DESPRÉS.
AUFIDE, *Confident de Sylla*.	LACAVE.

Les personnes qui auront lu cette dissertation me compareront, peut-être, aux anciens avocats, faisant de longs et éternels plaidoyers, pour prouver une vérité généralement reconnue; elles me compareront, sans doute, au docteur Mathanasius, cherchant à prouver que *le chef-d'œuvre d'un inconnu* est le premier de tous les chefs-d'œuvre. A quoi bon, diront-elles, tout ce bavardage? il ne falloit qu'imprimer le *Sylla* de Pierre Corneille; il parle plus

éloquemment que toutes les dissertations. Ces personnes n'auront pas tort, sans-doute : mais peut-on trop s'étendre quand il s'agit du grand Corneille? J'ai déjà célébré le neveu du grand Corneille dans mon éloge de Fontenelle, intitulé : *Fontenelle jugé par ses pairs*. J'élève à l'oncle ce foible monument, comme un témoignage de mon admiration et de ma reconnoissance, et je lui consacre cette brochure toute entière. Mon *Eloge de Fontenelle* ne m'a guères valu que des injures de la part des journalistes, et j'espère bien qu'ils m'en diront pour me punir d'avoir loué le grand Corneille. Ces messieurs, depuis quelque temps, parlent de mes ouvrages et de ma personne avec un acharnement qui me feroit mourir d'orgueil, s'il ne me faisoit pas mourir de rire, et dont tout autre que moi pourroit mourir de chagrin : mais ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle d'écrire; et quoique je ne sois pas un lion, ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai reçu le coup de pied de l'âne. Que répondre aux ruades des folliculaires? Rien, et se consoler de leur injustice par la justice que le public impartial rendra, sans-doute, à la pureté de mes intentions.

Fin de la Dissertation.

PERSONNAGES.

SYLLA, Dictateur.

POMPÉE, Général des armées de Sylla.

CÉSAR, neveu de Marius.

ARISTIE, première femme de Pompée.

ÉMILIE, fille d'Emilius Scaurus, adoptée par Sylla.

CORNÉLIE, fille de Cinna, et première femme de César.

FABRICE, Tribun.

AUFIDE, Confident de Sylla.

CAMILLE, Confidente d'Emilie.

GARDES, SOLDATS, ROIS *enchaînés.*

La Scène est à Rome dans le palais de Sylla.

SYLLA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉMILIE, ARISTIE, CAMILLE.

ÉMILIE.

Allez, Madame, allez voir un époux vainqueur,
Qui vient mettre à vos pieds ses lauriers et son cœur.
Mais en le retirant des bras de la Victoire,
Accoutumez vos yeux à l'éclat de sa gloire,
Et jugez par l'Afrique en un mois mise aux fers,
Combien, contre ses coups, doit tenir l'univers.

ARISTIE.

Je sais fort bien qu'on doit les succès de Pompée
Au bonheur de Sylla plutôt qu'à son épée,
Et qu'à cette victoire, et votre père et vous,
Vous avez plus de part que moi ni mon époux.
Oui! c'est à vous, Madame, à faire des conquêtes;
Vous portez dans vos yeux des armes toujours prêtes;
Et ces yeux, aujourd'hui, domptent plus d'ennemis,
Que Pompée, à l'Etat, n'en a jamais soumis.

César, que votre amour gagne à la République,
N'est-il pas plus lui seul que tous les Rois d'Afrique;
Et n'assurez-vous pas, en lui donnant la main,
Une paix éternelle à l'Empire romain?
Neveu de Marius, et presque le seul reste
Du nom dont la grandeur à Rome est si funeste,
Il conservoit au cœur, et portoit sur le front
L'impatient désir d'en réparer l'affront.
Vous avez désarmé sa fierté par vos charmes,
D'une guerre nouvelle, étouffé les allarmes,
Enchaîné les Sylla, vaincu les Marius;
Nos héros triomphans, Madame, en font-ils plus?

ÉMILIE.

Si d'un projet si haut la gloire étoit certaine,
En effet j'aurois lieu d'en paroître un peu vaine,
Et votre cœur dût-il en devenir jaloux,
Je me tiendrois heureuse autant et plus que vous.
Mais pour espérer tant d'une simple alliance,
Il reste aux factieux encor trop de puissance;
Et César enlevé par nous à leur parti,
Ne fera qu'irriter un feu mal amorti.
N'ont-ils pas, même en troupe, osé, la nuit passée,
Relever de leurs chefs l'image terrassée?
Etablir au milieu des autels profanés,
Du cruel Marius les restes couronnés:
Et par cet attentat ne font-ils pas entendre
Ce que, malgré César, ils sont prêts d'entreprendre?
Mais c'en est trop, Madame, un plus noble souci
Occuperoit le temps que vous perdez ici.
Vous songez à Pompée, et sans-doute j'abuse....

ARISTIE.

C'étoit à moi, Madame, à vous en faire excuse;

César, que de Capoue on attend aujourd'hui,
Vous touche d'assez près pour ne penser qu'à lui,
Et je ne sais de nous qui plus est occupée,
Vous d'attendre César, moi d'aller voir Pompée.

SCENE II.

ÉMILIE, CAMILLE.

ÉMILIE.

Qu'elle compare mal ses intérêts aux miens,
Camille, et que j'ai bien d'autres soins que les siens,
Hélas!...

CAMILLE.

Eh! quoi! Sylla vous adopte pour fille,
Il établit en vous l'espoir de sa famille.
Il vous cherche un époux, il veut en sa faveur
Eterniser sur vous le nom de Dictateur;
Pour vous placer au trône il en descend lui-même,
Cependant...

ÉMILIE.

Je le hais, plus il montre qu'il m'aime.
Je sais bien qu'à mes vœux il ne refuse rien;
Mais s'il me traite en père, il m'a ravi le mien.
Ne te souvient-il plus qu'il n'épousa ma mère
Qu'après que le poison l'eut défait de mon père?
N'as-tu pas su de moi par quel bizarre sort
Ma mère ne connut son malheur qu'à la mort?
Alors mille soupirs, mille larmes sanglantes
M'apprirent, en secret, ses douleurs impuissantes;

Et son ame, vers moi, s'élançant en courroux,
Me dit, adieu! je meurs, ma fille, vengez-nous.
Et d'un devoir si juste étouffant la mémoire,
Pour flatter un tyran, je trahirois ma gloire!
Et sensible aux appas d'une indigne faveur,
Je tâcherois moi-même à calmer ma fureur!
Ah! Dieux! pour prévenir une si lâche envie,
Que la foudre à l'instant m'arrache de la vie.

CAMILLE.

Oui, c'est avec sujet que vous le haïssez;
Mais, Madame, après tout, depuis trois mois passés
Qu'une mère, en mourant, vous en fit confidence,
On ne voit point en vous cette ardeur de vengeance :
Toujours dans le respect, toujours d'un air égal,
Vous recevez...

ÉMILIE.

Hélas! n'irrite point mon mal,
Et puisqu'à mon repos ta pitié s'intéresse,
Camille, épargne-moi l'aveu de ma foiblesse.
Je voudrois voir Sylla sous mes pieds abattu;
Je déteste son crime et même sa vertu;
Chaque moment me rend de sa mort plus avide;
Un regard de ses yeux me semble un parricide;
Et parmi les présens qui partent de ses mains,
Je vois couler mon sang et celui des Romains.
Cependant chaque jour, prête à lui ravir l'ame,
Une autre ardeur s'oppose au courroux qui m'enflamme,
Et pour punir Sylla, te le dirai-je, hélas!
La couronne qu'il m'offre a pour moi trop d'appas.
« Pardonnez à mon cœur un espoir téméraire,
« Chères ombres; ma foi n'en est pas moins sincère :

« Ces coups, depuis deux mois, vainement attendus,
« Ne sont pas arrêtés pour être suspendus.
« Je veux plus à loisir affermir mon audace,
« Pour frapper de plus près, m'élever à sa place,
« Et m'armant contre lui de ses propres bienfaits,
« Faire éclater ma haine autant que ses forfaits.

CAMILLE.

Eh bien! si la vengeance en est plus éclatante,
Qui vous oblige à fuir un bien qui vous contente.
Non, non, Sylla jadis, pour conquérir son rang,
Perdit trop de vertus et Rome trop de sang.
Montez-y sur ses pas, éprouvez la première
Du souverain pouvoir la douceur toute entière:
Dans un rang, aux conseils jusqu'ici limité,
Les femmes avant nous n'en avoient rien goûté,
Ou d'un nom mandié dérobant quelques restes,
La crainte du retour les rendoit trop modestes.
Mais voir autour de vous les Rois humiliés,
Etendre avec respect leur fortune à vos pieds;
Faire, d'un tour de main, trembler la terre et l'onde;
D'un œil indépendant foudroyer tout le Monde,
Sans jamais en devoir aucun compte qu'aux Dieux,
Est-il plaisir plus doux, et sort plus glorieux?
Différer, à ce prix, un transport de vengeance,
Madame, c'est un point qui vaut bien qu'on y pense.
On trouve tous les jours un poignard à son choix,
Mais un trône est un bien qu'on n'offre pas deux fois.

ÉMILIE.

Camille, au nom des Dieux, n'en dis pas davantage;
De mon orgueil secret n'achève pas l'image:
Je la reconnois trop, et m'en reconnois moins,

Et mon cœur ne sait plus vers qui penchent ses soins.
Trop charmante grandeur, qui flattez mon envie,
Oublierai-je celui qui m'a donné la vie ?
Trop sévère vertu qui ne peut pardonner,
Haïrai-je celui qui me va couronner ?
Que ne puis-je baiser, sans crainte d'être ingrate,
Et la main qui m'irrite, et celle qui me flate ;
Et, sans faire en secret tant de vœux superflus,
Partager.... Mais hélas ! je ne me connois plus.
Qu'ai-je dit ? Est-ce un père, est-ce un tyran que j'aime?
J'ose en douter ! O ciel ! j'ai honte de moi-même.
Puisque mon lâche cœur m'a trahi jusque-là,
Pour m'en punir, je veux plus tôt perdre Sylla.
Oui, de l'éclat du trône uniquement frappée,
J'avois quelques regrets d'avoir perdu Pompée ;
J'avois peine à souffrir qu'il eût abandonné
Le rang à sa vertu par Sylla destiné,
Qu'il eût quitté ma main pour celle d'Aristie ;
Mais je rends grace au Ciel qui m'a mieux assortie,
M'offrant, par un tyran qu'il expose à mes coups,
Pour dot la dictature, et César pour époux.
Non, ce n'est point l'amour, c'est la haine qui lie
Et la main de César et celle d'Emilie.
Tous deux justes vengeurs du sang de nos parens,
Nous allons l'immoler à leurs mânes errans.
Je veux qu'en descendant pour nous céder la place,
Aux pieds mêmes du trône un poignard le terrasse.
Retenir jusque-là mon courroux sans effet,
C'est le payer assez de l'honneur qu'il me fait :
Un moment par-delà me rendroit sa complice.

CAMILLE.

C'est faire à vos parens un noble sacrifice.

Sans-doute la victime est digne de vos coups;
Mais jusqu'ici César ignore ce courroux,
Et si pour ses parens, sa douleur moins sensible,
Trouvoit, à vous servir, un danger trop visible :
Quel hymen!...

ÉMILIE.

Ah! qu'il manque ou de cœur ou de foi,
Pour tout oser, Camille, il me suffit de moi.
Alors plus de César, de trône, de Pompée :
Je répandrai sur eux ma tendresse usurpée,
Seule contre Sylla, sans époux, sans appui :
Enfin, je n'aime plus le trône qu'aujourd'hui.
Demain toute à ma gloire, et toute à ma vengeance,
J'irai! Mais, après tout, c'est trop de défiance,
Que César refusât... Ah! je le connois mieux,
Il me sera fidèle, il est ambitieux.

CAMILLE.

Je vois Sylla, Madame.

SCÈNE III.

SYLLA, ÉMILIE, AUFIDE, CAMILLE.

SYLLA.

On nous trompe, Emilie,
César, l'ingrat César épouse Cornélie;
La fille de Cinna l'emporte sur tes yeux:
Tel étoit le dessein de ses tendres adieux,
C'étoit pour nous trahir qu'il alloit à Capoue;
Cet avis te surprend?

ÉMILIE.

Oui, Seigneur, je l'avoue,
La nouvelle m'étonne, et je n'attendois pas
D'un cœur comme le sien des sentimens si bas.
Mais c'est vous, plus que moi, que son hymen offense,
C'est de vos ennemis qu'il a pris l'alliance;
Pour moi je m'en console, et mes yeux n'ont pas dû
Avoir plus de succès que vos soins n'en ont eu:
Vous les avez perdus, c'est là toute ma peine.

SYLLA.

Je m'en ferai raison, ou sa perte est certaine;
Oui, depuis quelques jours que j'ai su l'attentat,
J'en ai rompu la suite et prévenu l'éclat.
Déjà fier, et traînant après lui sa conquête,
Il croyoit par la fuite éviter la tempête;
Mais il est en mes mains, le traître!

EMILIE.

Quoi, Seigneur!
César est pris?

SYLLA.

Je vois le trouble de ton cœur.
Ma fille, tu l'aimois, mais tu l'aimois fidelle:
Hais-donc un imposteur, abandonne un rebelle!
Il est d'autres Romains dont les vœux plus constans
Pourront mériter...

EMILIE.

Non, Seigneur, il n'est plus temps;
Après César ingrat, et Pompée insensible,
Mon cœur à tous les cœurs doit être inaccessible:

Ces deux seuls méritoient d'en être souverains,
Et je dois mépriser le reste des humains.
Que ce reste à son choix ou me haïsse ou m'aime,
Pour faire mon bonheur, il suffit de moi-même.
Je ne veux rien de plus si vous le permettez,
Et je n'attends pas moins, Seigneur, de vos bontés.

SCÈNE IV.

SYLLA, AUFIDE.

AUFIDE.

SEIGNEUR, n'en doutez pas, le chagrin qui la tue
Lui fait pour éclater éviter votre vue,
Et dès qu'elle pourra soupirer sans témoins,
L'image de ses maux...

SYLLA.

Hélas! en ai-je moins?

AUFIDE.

Quoi! deux ou trois mutins, un jeune homme, une femme,
Cornélie et César, troublent cette grande ame!

SYLLA.

Aufide, apprends mes maux, et voix si les destins
Ont jamais à mon rang uni plus de chagrins:
Rome du joug des Rois si long-temps affranchie,
Sous un nom spécieux souffre la monarchie.
Je règne, je l'avoue; et Dictateur ou Roi,
Qu'importe, si je tiens l'univers sous ma loi;
Si de force ou de gré, par guerre ou par pratique,

J'ai, selon mes desirs, éteint la République ;
Et si mes ennemis, étouffés dans leur sang,
Laissent la paix à Rome, à moi le premier rang.
Mais j'ai peu fait pour moi, je n'ai rien fait pour elle,
Si la forme d'Etat ne demeure éternelle ;
Car enfin se choisir des maîtres tous les ans,
C'est, pour en fuir un seul, souffrir mille tyrans;
Et dussions-nous, sans borne, étendre nos conquêtes,
A des corps bien formés il ne faut pas deux têtes.
De celles qu'à mes droits j'ai dû sacrifier,
C'est à mes descendans à me justifier.
Mon pouvoir en leurs mains deviendra légitime ;
Mais s'il meurt avec moi, ma grandeur est un crime.
Je veux donc, pour ma gloire et le commun bonheur,
D'un gendre bien choisi me faire un successeur.
Je ne trouve à mon gré que César ou Pompée,
Et je vois par tous deux mon attente trompée.

AUFIDE.

Il est vrai que César méprisant votre appui,
Fait injure aux bontés que vous avez pour lui ;
Mais après tout, Seigneur, qu'en pouvez-vous attendre ?
Quoi ! chez votre ennemi vouloir chercher un gendre !
Et remettre un pouvoir dont vous êtes saisi,
A ceux...

SYLLA.

C'est pour cela que je l'avois choisi.
Ce choix chez nos neveux eût purgé ma mémoire
Des soupçons dont un jour me chargera l'histoire ;
Mes ennemis alors, amis de mes vertus,
Me voyant relever leurs trônes abattus,
Auroient de mes projets adoré la justice,

Publié que mon zèle étoit sans artifice,
Et qu'ayant fait la guerre aux mauvais citoyens,
J'en voulois à leur crime, et non pas à leurs biens.

AUFIDE.

Si c'est là le sujet de votre inquiétude,
Punissez donc César de son ingratitude.
Pompée, après les coups que pour vous il a faits,
Est-il moins que César digne de vos bienfaits?
La Sicile en repos et l'Afrique réduite,
Vos drapeaux en tous lieux vainqueurs sous sa conduite;
Heureux, entreprenant, l'esprit grand, le cœur haut,
Il peut....

SYLLA.

Tant de vertus n'est pas ce qu'il me faut:
Je voudrois qu'il se fit moins aimer et plus craindre;
Qu'à marcher sur mes pas il voulût se contraindre;
Qu'il eût moins en horreur cette noble fierté,
Que les foibles esprits appellent cruauté;
Qu'il sût que pour tenir le rang dans les provinces,
Les crimes des sujets sont les vertus des princes;
Enfin que nos humeurs eussent tant de rapport,
Qu'il me fit regretter du-moins après ma mort.
Tel me plairoit Pompée, et tel un jour doit être
Celui qu'à l'univers je laisserai pour maître.
Juste, sage, vaillant, mais non pas plus que moi,
Qu'il suive mon exemple, et n'ait point d'autre loi.
Car si sa gloire un jour pouvoit nuire à la mienne,
Je réduirois l'empire à sa forme ancienne;
Et Rome, dès demain remise en liberté,
Me rendroit immortel chez la postérité.
De quel œil puis-je donc envisager Pompée,

Quand je vois après lui Rome entière occupée ;
Qu'au bruit de son retour, son nom seul en tous lieux
Vole de bouche en bouche et me brave à mes yeux?
Qu'on dit qu'avoir remis l'Afrique dans nos chaînes
Lui coûte moins qu'à moi d'avoir soumis Athènes?
Qu'on ose m'égaler un héros de deux jours?
Ah! de ce vain bonheur j'arrêterai le cours,
Aufide.

AUFIDE.

Il est bien tard ; avec trop d'indulgence
Vous l'avez élevé dans cette indépendance :
Votre faveur, vers lui, prodigue avec éclat,
En fit un général aussi-tôt qu'un soldat ;
Et des premiers emplois honorant son mérite,
Ouvrit à son orgueil un chemin sans limite ;
Mais vous eussiez d'abord facilement coupé
Les chemins....

SYLLA.

Que veux-tu, son bonheur m'a trompé ;
Qui l'eût dit que d'abord sa seule renommée
Vainquit sans lui, sans lui dissipât une armée :
Que par-tout la victoire enchaînée à ses pas,
Lui feroit, d'un clin-d'œil, terminer les combats,
Terrasser en un mois tout l'effort de l'Afrique?
Après ce grand succès, j'ai dû, par politique,
Pour obscurcir l'éclat qu'il eût eu dans ma cour
Le tenir loin de Rome, empêcher son retour ;
Et par un ordre exprès de casser son armée,
Retenir en suspens sa fortune allarmée.
Cependant il revient....

AUFIDE.

Mais il revient soumis;
Il ramène à vos pieds ses soldats raffermis;
Vous n'attendiez pas tant. Votre ordre trop sévère
Avoit en sa faveur allumé leur colère.
Vous le savez : déjà le peuple épouvanté
Crioit de toute part qu'il s'étoit révolté;
Tandis que des mutins appaisant le tumulte....

SYLLA.

Oui, mais il ne revient que pour me faire insulte,
Pour se plaindre qu'à tort je l'avois maltraité,
Et séduire les cœurs pleins de fidélité.
Car si, comme tu dis, c'est l'effet d'un grand zèle,
Que ne s'appliquoit-il à m'être en tout fidèle?
Devoit-il, pour témoins de ses soumissions,
Traîner à ses côtés quatre ou cinq légions;
Et pour se faire honneur aux dépens de ma gloire,
M'étourdir de si près du bruit de sa victoire?
Après tout, je l'estime et veux encor l'aimer,
Si Rome se résout à le moins estimer.
Cette estime m'offense, et si je peux l'éteindre,
Il doit espérer tout, et je n'ai rien à craindre.
Je veux donc qu'un divorce en présence des Dieux,
M'assure de son zèle et le rende odieux;
Que chassant Aristie et choquant sa famille,
Il reçoive pour prix mon pouvoir et ma fille.

AUFIDE.

Et de César, qu'en faire, et que prétendez-vous?

SYLLA.

L'opposer à Pompée et l'en rendre jaloux,

Le gagner par adresse, ou l'obliger par force
A réparer son crime et faire un prompt divorce.
Je connois leur génie, et ces desirs naissans
Qu'ils forment en secret d'être un jour tout-puissans.
Envieux l'un de l'autre et rivaux d'espérance,
Ils voudront de mon choix briguer la préférence,
Et pour s'en dérober l'un à l'autre le fruit.....

AUFIDE.

Seigneur, voici Fabrice et César qui le suit.

SYLLA.

Ah! comment retenir le courroux qui m'emporte!
L'ingrat! quelle fierté! quel air!....

AUFIDE.

Que vous importe?
Que peut à vos projets servir tant de hauteur?

SYLLA.

Eh bien donc, hazardons quelqu'effort de douceur.

SCÈNE V.

SYLLA, CÉSAR, FABRICE, AUFIDE,
Gardes, Soldats.

SYLLA.

Vous nous fuyez, César, et ce cœur intrépide
Auprès de Cornélie est devenu timide.
Si c'est là le beau feu qu'inspirent ses beaux yeux,
Vous savez mal user d'un feu si précieux.

Avec tant de lenteur ménager une fuite,
C'est bientôt démentir votre illustre conduite.
A la guerre, à la cour vous ferez des jaloux :
Mais, croyez-moi, j'en sais qui feront mieux que vous.
Approche, ingrat, approche, il est temps que je sache
Quel charme, quel espoir à ton devoir t'arrache ;
Je t'ai mandé : je t'aime encore jusque-là,
Réponds?....

CÉSAR.

Je suis César et vous êtes Sylla ;
Les prisons de Minturne et les murs de Preneste,
Si vous n'êtes content, vous apprendront le reste.
Défendez-vous vers moi du sang de mes parens,
Et je me défendrai d'avoir fui mes tyrans.

SYLLA.

Cet orgueil préparé fait tort à ton courage,
Et tu devois plus tôt l'avoir mis en usage,
Lâche ; et dès le moment que j'épargnai tes jours,
Il falloit me tenir ce généreux discours ;
Il falloit à ce prix avoir honte de vivre,
Me demander alors tes parens, ou les suivre.
Depuis quatre ans tu vis, tu rampes dans ma cour,
Tu prétends de ma fille obtenir seul l'amour.
Aujourd'hui de mes biens ton ame enorgueillie...

CÉSAR.

Ne me reprochez point que je vous dois la vie ;
Assouvi, fatigué de mille affreux combats,
Vous voulûtes sur moi délasser votre bras ;
Et si de vos bienfaits je ne puis me défendre,
Ma vie est en vos mains, vous la pouvez reprendre.

Par ceux que j'ai de vous moins reçus que soufferts,
Vous enchaîniez mon cœur ; il a rompu ses fers :
A m'affranchir plus tôt de vous ou d'Emilie,
Il eut perdu sans fruit ma vengeance et ma vie,
Et ne pouvant alors qu'en secret vous haïr,
Je cherchois des amis qui sussent m'obéir ;
J'en ai trouvé : j'ai dû me tirer d'esclavage,
Je l'ai fait ; de ma foi mon hymen est le gage.
Honteux de vos faveurs et de mes premiers feux,
J'ai cru, par cet hymen, me purger auprès d'eux ;
Et pour encourager les ames abattues,
J'ai de tous les proscrits relevé les statues.

SYLLA.

Toi, perfide !...

CÉSAR.

.....Moi-même, à leur tête, à vos yeux,
J'ai dans les premiers rangs rétabli mes ayeux ;
J'ai vu Rome pleurante autour de leurs trophées
Rallumer contre vous les haines étouffées ;
Et du grand Marius regrettant le malheur,
De sa cendre muette appeler un vengeur.
C'est moi, n'en doutez pas : je viens, traînant ma chaîne,
Arracher de vos mains la liberté romaine :
Quoique mon mauvais sort m'expose à vos fureurs,
Craignez-moi si je vis, mais tremblez si je meurs.
Cent mille bras armés, cent héros à ma place....

SYLLA.

Jeune homme, c'en est trop, et ma bonté se lasse ;
Votre insolence a mis ma patience à bout ;
Je vous en tiendrai compte et reconnoîtrai tout ;

Quelque puissant parti dont l'espoir vous soutienne,
Vous avez parlé haut, et qu'il vous en souvienne.
Allez, je saurai mettre, et par de prompts effets,
Ce grand cœur hors d'état de se'n vanter jamais.
Gardes, qu'on m'en réponde.

CÉSAR.

Eh bien, s'il ne s'en vante,
Au-moins vous n'obtiendrez jamais qu'il s'en repente.

SYLLA.

Nous verrons : cependant, vous, Fabrice, écoutez ;
Qu'on cherche Cornélie....

CÉSAR.

Ah ! Seigneur, arrêtez !
Hélas ! c'est bien assez que mon péril l'afflige,
Quelle gloire aurez vous....

SYLLA.

Retirez-vous, vous dis-je ?
Supplier, menacer, c'est pour vous temps perdu,
Allez, vous apprendrez le respect qui m'est dû.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

POMPÉE, SYLLA, *Soldats de Pompée chargés des dépouilles d'Afrique, et traînant les Rois captifs.* AUFIDE.

POMPÉE.

SEIGNEUR, agrérez-vous qu'en ce pouvoir suprême,
Dont votre bras vainqueur ne doit rien qu'à lui-même,
J'ose unir à l'éclat de vos fameux exploits,
Celui de ramener l'Afrique sous vos lois?
S'il surpasse l'effort d'une valeur commune,
Vous aviez à mon bras prêté votre fortune.
Elle a de mon succès précipité le cours,
Vaincu le tiers du monde (1) en moins de trente jours,
D'une guerre civile arrêté le ravage :
Aussi n'est-ce qu'à vous que j'en veux faire hommage;
Et je ne prétends rien en remporter pour moi,
Que l'honneur de vous plaire et vous prouver ma foi.
Daignez la reconnoître et lui faire justice :
Elle est ferme, Seigneur, elle est sans artifice.
Vos ennemis domptés ont ressenti mes coups,

(1) On n'avoit point encore découvert l'Amérique; voilà pourquoi il dit le tiers du monde.

Défendez-moi des miens qui sont auprès de vous ;
Et s'ils osent jamais vous décrier mon zèle,
Croyez-moi malheureux, mais non pas infidèle.
Ces généreux soldats, pour prix de leurs travaux,
Attendent le triomphe et des périls nouveaux ;
Couronnés de lauriers, cueillis en deux campagnes,
Laissez-nous fondre ensemble au milieu des Espagnes,
Parlez, et nous courrons vaincre Sertorius.

SYLLA.

Si nous étions encore au temps des Manlius,
Pour prix de cette heureuse et nouvelle conquête,
Chargé de vos lauriers vous perdriez la tête.
Vous revenez, Pompée, et qui vous l'a permis ?
Oubliez-vous à qui Rome vous a soumis ?
Et, s'il vous en souvient, que faut-il que je croye
De votre déférence aux ordres que j'envoye ?
Quoi ! n'avez-vous pas dû les suivre à la rigueur ?
Casser vos légions ? attendre un successeur ?
Cependant de vous-même, et tranchant du grand homme,
Vos troupes sont sur pied, et vous êtes à Rome.
Que prétendez-vous faire, et quels pressans besoins,
Si loin de votre Afrique, ont appelé vos soins ?
Reçoit-elle mes loix, obéit-elle aux vôtres ?
Avez-vous dû, sans moi, la confier à d'autres ?
Par quel soudain espoir, ou quel soudain dégoût,
La prendre, la quitter, et.... Je ne dis pas tout.
Passons sur un soupçon qui vous seroit funeste ;
Répondez, ma pitié vous fait grace du reste.

POMPÉE.

Je ne m'en cache point, le coup est imprévu ;
Seigneur, j'espérois être un peu moins mal reçu.

Content de mes succès, et trop sûr de vous plaire,
J'étois moins préparé contre votre colère;
Je venois à vos pieds sans crainte, et sans prévoir
Qu'on pût la mériter en faisant son devoir.
Mais enfin vous voulez que je me justifie;
Je le ferai, Seigneur, au péril de ma vie:
Quoi qu'il vous plaise ensuite ordonner de mon sort,
J'attends d'un air égal le triomphe ou la mort.
Vous n'avez que trop su le dangereux murmure
Que votre ordre excita contre la dictature.
Je ne m'excuse point, et je ne prétends pas
Déguiser mes forfaits par ceux de mes soldats.
Ils ont tort; mais voyez d'un regard moins sévère
Ce qu'ils ont fait, non pas ce qu'ils ont voulu faire;
Voyez ces Rois par eux soumis à vos genoux,
Et ce qu'un vain dépit méditoit contre vous.
Pour moi, sans me vanter, au milieu de leurs larmes,
Je tâchai par mon sang d'éteindre les allarmes,
Et je n'en arrêtai les transports furieux,
Qu'en m'offrant pour victime aux plus séditieux.
Leurs esprits appaisés, que pouvois-je autre chose?
Les casser? De nos maux c'étoit nourrir la cause;
C'étoit renouveler le tumulte passé.
Les tenir près de moi? la guerre avoit cessé;
Et, de plus, si dans Rome à vos pieds sans défense
Je ne puis échapper à votre défiance,
Mécontent loin de vous, les armes à la main,
Entouré de l'éclat du pouvoir souverain,
Croirois-je contre moi votre ame moins émue?
Je viens, Seigneur, je cours, je cherche votre vue.
Ces soldats qu'on croyoit tout prêts à vous trahir,
Les voici: qu'ai-je dû plus faire?...

SYLLA.

...M'obéir.
Et sur mes volontés, réglant votre conduite,
Croire que j'ai des yeux pour en prévoir la suite.
N'a-t-on pas l'ordre exprès de vaincre l'ennemi?
Malheureux un instant on ne l'est qu'à demi;
Car la loi d'obéir, toujours inviolable,
Rend, d'un chef qui la rompt, la victoire coupable.
Voilà mes sentimens : jugez à votre tour
Et de votre victoire et de votre retour.
Celle-là m'obligeoit, et celui-ci m'offense ;
Je vous dois châtiment ensemble et récompense.
J'acquitte l'un par l'autre, et je fais, par faveur,
Du pardon de la faute un prix à la valeur :
Oubliez le triomphe, et j'oublierai le crime.
Aussi bien, pour prétendre à cet honneur sublime,
Qui n'est dû par les loix qu'aux premiers Magistrats,
Vous êtes dans un âge et dans un rang trop bas.
Nos Consuls, nos Préteurs condamneront l'audace
D'un jeune Chevalier qui rempliroit leur place.
Les charges, au triomphe, ont été leurs dégrés,
Demandez-les au peuple, et vous les obtiendrez.

POMPÉE.

Il est vrai d'eux à moi la règle est différente,
Je suis avant trente ans ce qu'ils sont à soixante,
Non pas Consul, Préteur, ni chargé d'un vain nom
Mendié par la brigue, ou donné sans raison;
Mais, sans me prévaloir d'aucun autre avantage,
Vainqueur en vingt combats, n'est-ce rien pour mon âge?
Et si, tel que je suis, j'ai mérité de vous
Le rang des premiers chefs, l'honneur des premiers coups,

Si j'ai de l'âge assez pour gagner la victoire,
Puis-je en avoir trop peu pour en cueillir la gloire;
Et digne des travaux ne l'est-on pas du fruit?

SYLLA.

Non, Scipion devoit vous en avoir instruit,
Pompée : et Scipion vous valoit bien, sans-doute,
Ou, si vous le valez, suivez la même route.
Au même âge que vous, vainqueur de quatre Rois,
Brigua-t-il un triomphe injurieux aux lois?
Et de nos murs sauvés brigua-t-il le salaire,
Qu'après avoir vêtu la pourpre consulaire?
C'est la loi, chacun doit après lui s'y ranger :
J'en suis maître, il est vrai, mais pour la protéger,
Pour en maintenir l'ordre, et non pas pour l'enfreindre.
S'il est trop rigoureux, vous pouvez vous en plaindre;
Vous avez le Sénat prêt à vous écouter,
S'il sait votre mérite, il peut vous excepter :
Cependant c'est à moi que vous aurez affaire.

POMPÉE.

Seigneur, j'ai des amis, et si l'on vous révère,
Le soleil qui se lève a des adorateurs.

SYLLA.

Je vous entends. Soldats, qu'on se retire ailleurs;
Laissez-nous seuls ici.

(*Les Soldats se retirent*).

Vous, demeurez, Pompée.
Vous l'avez donc juré, votre ame en est frappée :
Vous voulez triompher à mes yeux, malgré moi.
Je le veux, seulement prouvez-moi votre foi.

POMPÉE.

Si, pour vous la prouver, mes faits manquent de force,
Quels témoins croirez-vous? quelle marque...

SYLLA.

Un divorce !..
Je vous aime, et je veux vous unir à mon sang;
En un mot, le triomphe, et ma fille et mon rang:
Tout est à vous, quittez seulement Aristie.

POMPÉE.

Seigneur, tant de grandeur surpasse mon envie :
Jamais...

SYLLA.

...Sans discourir. Vous me connoissez bien;
Ou vous obtiendrez tout, ou vous n'obtiendrez rien.

POMPÉE.

Quoi! vous m'ordonneriez d'abandonner à d'autres
Un cœur...

SYLLA.

...J'ai mes raisons, si vous avez les vôtres,
Quoi qu'il en soit : César moins scrupuleux que vous,
Seroit heureux d'éteindre, à ce prix, mon courroux.
Je sais qu'il m'est honteux, après son insolence,
De lui vouloir encor offrir mon alliance;
Mais vous savez aussi que c'est contre mon gré,
Vous en êtes la cause, et je m'en vengerai;
Au plus soumis des deux je remettrai l'Empire.
Craignez César, c'est tout ce que je vous puis dire.

POMPÉE.

Vous pouvez l'élever sans que j'en sois jaloux,
Seigneur; mais si je crains, je ne craindrai que vous.
C'est tout ce que je puis à présent vous répondre.

SCÈNE II.

SYLLA, AUFIDE.

SYLLA.

AUFIDE, tout me nuit, tout sert à me confondre:
Je ménage César, et ne puis l'adoucir;
Pompée, à mes rigueurs, commence à s'endurcir.
As-tu vu Cornélie?...

AUFIDE.

...Oui, Seigneur, on l'amène,
Dans un état, sans doute, à fléchir votre haîne.
Je dois vous l'avouer, son abord m'a surpris;
J'attendois mille éclats et de haîne et de cris:
L'orgueil de son marî, la fierté de son père;
Elle semble en ses pleurs éteindre sa colère;
Et, calmant les transports de ses sens effrayés,
D'elle-même elle vient se jeter à vos pieds.
Jamais il ne se vit, sur un triste visage,
Un dépit plus modeste, une douleur si sage;
Jamais il ne sortit d'un cœur plus vertueux,
Des soupirs si touchans et plus respectueux;
Belle, non sans orgueil; triste, mais sans allarmes,
Elle semble avoir mis sa défense en ses charmes.

Et, pour sauver les jours de son coupable époux,
Elle prétend n'armer que ses pleurs contre vous.

SYLLA.

Tout ce que tu me dis me peint une grande ame;
Et je veux...

AUFIDE.

...La voici...

SCÈNE III.

SYLLA, CORNÉLIE, AUFIDE, *Suite.*

SYLLA.

...Ne craignez rien, Madame,
C'est Sylla qui vous parle, et qui se fait honneur
D'accorder aux vertus l'appui de sa faveur.
Ce n'est pas à vos yeux que les miens sont terribles.

CORNÉLIE.

Seigneur, je le vois bien, les héros sont sensibles :
C'est assez, pour toucher un vainqueur généreux,
D'avouer sa foiblesse et d'être malheureux.
Je le suis : mes douleurs ne vous sont plus secrètes.
Je ne vous dirai point que c'est vous qui les faites,
Vous les voyez, du-moins, vous pouvez les calmer :
Hélas! au nom des Dieux, laissez-vous désarmer.
Ce ne sont point mes jours qui redoutent vos armes,
C'est pour ceux d'un époux que j'oppose mes larmes.
Ce nom m'est échappé, Seigneur, il vous déplait,
J'en vois sur votre front le courroux qui renaît.

Mais permettez-le moi, c'est tout ce qui me reste
Des douceurs d'un hymen qui n'est que trop funeste;
Non, ce n'est point César que vous devez punir,
Je mérite la peine et la viens obtenir.
Vous ne le haïssez que parce qu'il m'adore,
Sans mes coupables yeux vous l'aimeriez encore.
Ah! qu'ils méritent bien d'être noyés de pleurs
Ces traîtres, de nos maux les uniques auteurs!
Couvrez, couvrez ces yeux d'une nuit éternelle,
Mais épargnez celui qu'ils ont fait infidèle,
Et que vous reverrez pour vous plus animé,
Quand vous aurez puni ceux qui l'avaient charmé.

SYLLA.

Vos charmes sont puissans, César a le cœur tendre;
Vous avez pu le vaincre, il n'a pu se défendre.
C'est un honneur pour vous, mais un crime pour lui.
Il périra : pour vous, je serai votre appui.
Je vous l'ai déjà dit, vivez en assurance;
Sylla punit le crime et soutient l'innocence :
Et quoique votre père eût envié mon rang,
Lui mort, tout mon courroux s'est éteint dans son sang;
Je n'ai point étendu mon bras sur sa famille.
Vous vivez en repos, et vous êtes sa fille :
Ce repos, par mes soins, eût toujours redoublé;
Plaignez-vous de César, c'est lui qui l'a troublé.

CORNÉLIE.

Seigneur, à vos bontés je suis trop redevable;
Oui, Cinna fut mon père, et je naquis coupable.
Vous auriez dû me perdre, il vous plut m'épargner.
César en-même-temps sut aussi vous gagner.
Ainsi couloient nos jours exempts d'inquiétude,

César dans votre cour, moi dans la solitude;
Il recevoit de vous mille effets d'amitié;
J'espérai voir toujours durer votre pitié.
O Dieux! cette pitié m'auroit-elle trompée?
Cette amitié si tendre est-elle dissipée?
Nos deux cœurs séparés demeuroient impunis,
Sont-ils plus criminels depuis qu'ils sont unis?
Vous les aimiez avant qu'ils s'aimassent l'un l'autre;
Leur mutuel amour a-t-il éteint le vôtre?

SYLLA.

Et qui vous a permis de vous aimer tous deux,
Sans moi, sans mon aveu, sans parler de vos feux,
Vous en qui d'un parti tout l'espoir se rassemble;
D'un hymen en secret vous convenez ensemble;
A ma fille en public votre amant fait la cour,
Pour éblouir mes yeux on feint un autre amour.
Tout-d'un-coup hors de Rome, où va-t-il? à Capoue;
Et ce n'est pas Sylla, dites-vous, que l'on joue!
Quoi donc, qu'est-ce madame, et qui peut en douter?
Mais j'honore le sexe et crains de m'emporter.
Apprenez seulement qu'en bonne politique,
Votre hymen tiendroit lieu d'une allarme publique,
Et que, si j'en croyois les avis du sénat,
On vous immoleroit au repos de l'état.

CORNÉLIE.

Hélas! vous le pouvez, nous sommes vos victimes,
Et n'eussions-nous rien fait, nos pères sont nos crimes.
Mais encor quel soupçon peut-on former de nous,
Que craint-on?....

SYLLA.

Demandez-le à votre illustre époux!

Si de ses grands projets il vous fait confidence,
Vous verrez si j'ai droit d'entrer en défiance.

CORNÉLIE.

Eh! quoi! dans la douleur sait-on ce que l'on dit;
Croit-on les vains transports d'un aveugle dépit?
Ah! vous savez trop bien, grace à votre victoire,
Quel est votre pouvoir et le sien pour l'en croire.
Rome n'est-elle pas rampante à vos genoux;
Est-il goutte de sang qu'on ne versât pour vous;
Tout le sang ennemi qui couloit dans nos veines,
N'a-t-il pas teint le Tybre, et fait rougir les plaines?
Qu'ont servi contre vous ces glorieux combats,
Cet amas de grands noms, d'illustres consulats?
Les sept de Marius, les quatre de mon père,
Les ont-ils appuyés contre votre colère?
J'ai vu Cinna mon père, ô jour infortuné!
Déchiré par les mains de son camp mutiné;
J'ai vu son corps sanglant en proie à leur furie;
Et vous redouteriez César et Cornélie?
Ont-ils des amis prêts à se sacrifier?
Et quand il en seroit, dussai-je m'y fier,
On vous aime, on vous craint, Seigneur, on vous adore;
Tout le monde est à vous: que voulez-vous encore?
Faut-il, pour couronner tant d'exploits généreux,
Réduire au désespoir deux époux malheureux?

SYLLA.

Votre vertu me touche, eh bien! parlons de grace,
Je briserai ses fers, j'oublierai son audace.
Vous voyez bien l'effort que je me fais pour vous,
Faites-en un de même, allez voir votre époux.

Et s'il veut de ses feux réparer la folie,
Faites qu'en votre place il épouse Emilie.

CORNÉLIE.

Ah! Seigneur! est-ce là ce généreux effort?
Est-ce nous faire grace ou nous donner la mort?

SYLLA.

C'est ce que vous voudrez, mais c'est ce qu'il faut faire;
Et si vous différez, craignez de me déplaire.
Je vais vous l'envoyer....

CORNÉLIE.

Ah! ne le faites pas,
Seigneur, épargnez-moi ce funeste embarras.
Que lui dirai-je, ô ciel!....

SYLLA.

Sur vous on s'en repose,
Mais s'il est maltraité vous en serez la cause.
J'attends votre réponse.

CORNÉLIE.

Eh! de grace, un moment.
Il me fuit, il va seul jouir de mon tourment.
Le cruel m'abandonne; à quoi donc me résoudre?
Sur mon époux moi-même aller lancer la foudre!
Porter ce coup mortel à son cœur abattu!
C'est lui-même, grand Dieu! soutenez ma vertu.

SCÈNE IV.

CÉSAR, CORNÉLIE, *Gardes.*

CÉSAR.

CORNÉLIE, est-ce vous? d'où me vient cette joie?
Quel heureux changement permet que je vous voie?
Le pitoyable aspect de vos tendres douleurs
A-t-il de nos tyrans humanisé les cœurs?
Avez-vous amorti leur barbare courage?
Me venez-vous tirer de ce triste esclavage?
Mais je ne vois que pleurs, je n'entends que sanglots!
Parlez, ont-ils aussi troublé votre repos?
Les cruels veulent-ils unir nos destinées?
Vos innocentes mains sont-elles enchaînées?
Quoi! vous voyez César, et vous ne dites rien?
Vous a-t-on défendu jusqu'à mon entretien?

CORNÉLIE.

Hélas! et plût aux Dieux, c'est assez vous en dire.
On veut que je vous parle, et c'est là mon martyre!

CÉSAR.

Achevez, puisqu'il faut enfin que vous parliez.

CORNÉLIE.

Je viens....

CÉSAR.

Où venez-vous?....

CORNÉLIE.

Expirer à vos pieds.

CÉSAR.

Ah! pourquoi faites-vous ce reproche à mon ame?
C'est moi, c'est moi plutôt....

CORNÉLIE.

Oubliez-moi....

CÉSAR.

Madame,
Vous venez pour me perdre ou pour me secourir.

CORNÉLIE.

Oubliez-moi, vous dis-je, et me laissez mourir.

CÉSAR.

Quoi! vous-même ordonner que César vous oublie!
Ah! ne soyez donc plus l'aimable Cornélie!
Dites-moi que mon nom vous devient odieux;
Empêchez vos vertus d'éclater à mes yeux;
Etouffez des soupirs qui se font trop entendre;
N'ayez plus, pour mes maux, une pitié si tendre;
Enfin, pour m'arracher des sentimens si doux,
Arrachez-moi ce cœur qui ne pense qu'à vous.

CORNÉLIE.

Il faut n'y plus songer, c'est Sylla qui l'ordonne.

CÉSAR.

Sylla! Vous croyez donc que son ordre m'étonne?
Non, pour nous désunir, qu'il arme ses fureurs,
Son plus ardent courroux peut moins que vos froideurs:
Ne me l'ordonnez pas, et mon ame est contente.

CORNÉLIE.

Et que faire? Il faut bien enfin que j'y consente.
Vous verrai-je toujours languissant dans les fers?
Eteindrai-je avec vous l'espoir de l'univers?
Des maux que vous souffrez ne lui dois-je pas compte?
S'ils vous sont glorieux, n'est-ce pas à ma honte?
Verrai-je votre tête, en butte à mille assauts,
Chanceler chaque jour sous le fer des bourreaux?
Chaque jour de Sylla redouter le caprice?
Hélas! je vous ai mis au bord du précipice!
César! je te perdrois pour ne te perdre pas,
Cher époux, mon amour hâteroit ton trépas!
Trop de fidélité me rendroit infidelle.

CÉSAR.

Mais, en m'abandonnant, serez-vous moins cruelle?
Les coups de votre main seroient-ils moins légers,
Et ne mourrai-je pas, enfin, si je vous perds (1)?
Sylla, dont vos soupirs accusent l'injustice,
N'a point trouvé, pour moi, de plus rude supplice.
Ne me serez-vous pas plus barbare que lui?
Vous-même, à ses fureurs, servirez-vous d'appui?
Il peut aller plus loin, dites-vous? qu'il le fasse;
Qu'il joigne en ce moment l'effet à la menace.
Que sur moi les destins étendent leurs rigueurs,
La douceur d'être à vous charmera mes douleurs;
Mon ame, à ces tourmens, par ce charme arrachée,
Se tiendra nuit et jour à vous seule attachée;
Ou, s'il faut succomber, mes cendres, au cercueil,

(1) Cette rime est mauvaise; mais on en trouve plusieurs semblables dans les deux Corneille.

De ces feux étouffés emporteront l'orgueil.
Elles se flatteront que quelquefois sur elles
Vous laisserez couler quelques larmes fidelles,
Et que vous leur direz, pour calmer leur ennui,
« César n'aima que moi, je veux n'aimer que lui ».

CORNÉLIE.

Oui, ton amour m'apprend comme il faut que je t'aime;
Si tu n'aimes que moi, je dois t'aimer de même.
César, sauve ta vie, et renonce à ma foi;
Je le veux : c'est ainsi que je n'aime que toi.

CÉSAR.

L'impitoyable loi que votre amour m'impose!
Si vous me haïssiez, feriez-vous autre chose?
Oui, vous me haïssez, on n'aime point ainsi:
Vous me voulez contraindre à vous haïr aussi;
Mais....

CORNÉLIE.

Tu me haïrois! seroit-il bien possible!
Non, non, aime toujours un cœur pour toi sensible!
Mais, en aimant ce cœur, fais, pour fuir le trépas,
Tout ce que tu ferois si tu ne l'aimois pas.

CÉSAR.

Si je ne l'aimois pas! Ah! chère Cornélie,
Oubliez-vous les Dieux dont le pouvoir nous lie?
Et, souffrez ce reproche à mon cœur irrité,
Oubliez-vous le prix que vous m'avez coûté?
Sans vous, j'avois un trône, une place assurée;
Je voyois des Romains ma puissance adorée;
Je comptois un Pompée au rang de mes sujets;

Sylla fondoit sur moi les plus vastes projets.
J'ai tout mis à vos pieds, les vœux de l'*Italie*,
La faveur de Sylla, la beauté d'Emilie,
Et ma gloire et mes biens, et Rome et l'univers.
Pour vous je suis haï, vaincu, chargé de fers.
Non, vous me coûtez trop pour m'être ainsi ravie.

CORNÉLIE.

C'est avoir trop perdu, pour perdre encor la vie.
Je la dois conserver, et te rendre ces biens
Que tu m'as immolés pour prendre mes liens.
Va donc, va satisfaire aux vœux de l'*Italie*.
Allez demander grace aux genoux d'Emilie;
Vous me feriez souffrir de moins rudes combats,
Soupirant à ses pieds qu'expirant dans mes bras.
Portez-lui votre cœur et mes pleurs en hommage.
Mais, hélas! que ce cœur garde encor mon image;
N'en chassez pas sitôt jusques aux moindres traits;
Laissez...., mais à quoi bon ces avis indiscrets!
Non, ne les croyez pas; allez sans vous contraindre.
Que Sylla m'est cruel, et que je suis à plaindre!
Ah!

CÉSAR.

Ce dernier soupir dément tous vos discours.

CORNÉLIE.

Adieu, je ne puis plus en arrêter le cours.

CÉSAR.

Si je vous obéis, que le ciel me punisse.

CORNÉLIE (*aux gardes.*)

Qu'on me mène à Sylla.

CÉSAR.

Qu'on me traîne au supplice.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉMILIE, CAMILLE.

CAMILLE.

J'AI fait entrer Pompée en votre appartement,
Et César vient aussi.

EMILIE.

L'effroyable tourment!
Camille, moi les voir...

CAMILLE.

...Sylla vous les envoye.

ÉMILIE.

Hélas! et de quel œil veut-il que je les voye?
Non, Sylla les oblige à venir m'insulter;
Les cruels sont d'accord à me persécuter.
Je ne les verrai point; Camille, va leur dire,
Je ne puis m'y résoudre...

CAMILLE.

Il y va de l'Empire.

EMILIE.

Que me dis-tu?...

CAMILLE.

...Faut-il vous même renoncer
A ce rang, où Sylla tâche de vous placer.

EMILIE.

Eh quoi! pour m'y placer n'a-t-il que des divorces?
Faut-il avoir recours à de lâches amorces;
Aller de mes ingrats mendier les soupirs;
Par l'aveu de mes maux réveiller leurs plaisirs;
Les rechercher encore après qu'ils m'ont trompée?

CAMILLE.

Mais pouvez-vous régner sans César ou Pompée?
Sylla, dans ce grand choix, ne désire qu'un d'eux,
Et croit qu'un entretien peut gagner l'un des deux.
On vient.

EMILIE.

Est-ce César?...

SCÈNE II.

EMILIE, CÉSAR, CAMILLE.

CÉSAR.

....C'EST lui-même, Madame;
L'horreur de son destin n'a point changé son ame:
Son devoir, ses respects n'en sont point combattus;
Il sait trop quel encens méritent vos vertus.
S'il vous jura cent fois une estime immortelle,
Il vous la jure encore avec autant de zèle,
Et ressent aujourd'hui, malgré votre courroux,
Tout ce qu'il a jamais dû ressentir pour vous.

EMILIE.

Le compliment est doux, et cet abord facile
Marque un cœur dans ses maux solidement tranquile.
Mais si je puis juger de ce sincère aveu,
Ce que vous ressentez, vous embarrasse un peu.
J'aurois tort de m'en plaindre ; en effet, quand j'y pense,
Qui pourroit mieux que vous se piquer de constance ?
Ces vœux, depuis trois ans, à moi seul adressés,
Tant de discours pompeux, tant de soins empressés,
Cet éclat importun dont vous m'avez séduite,
Ce départ concerté, ces adieux, cette fuite,
De votre hymen secret les nœuds précipités,
Votre parti formé, ces fers que vous portés,
Ces respects, quand je sais qu'une autre vous adore,
Que vous venez m'offrir et me jurer encore ;
A-t-on vu par le monde, et verra-t-on jamais
D'un courage constant de plus nobles effets ?
Mais, Seigneur, laissons là ces reproches frivoles ;
En-vain je vous les fais ; si j'en crois vos paroles,
Je vous suis aujourd'hui ce que toujours je fus,
Digne de vos mépris, au-moins de vos refus :
N'ayant eu jusqu'ici pour moi qu'indifférence,
Vous pouvez avec droit vanter votre constance.
L'honneur en est exquis, et chacun peut penser
Qu'un héros comme vous ne sauroit s'en passer.
Vous vous l'êtes acquis, j'en ai bien de la joie.

CÉSAR.

Ah ! plutôt ayez-en du sort qui me foudroie :
Puisqu'une autre que vous a dérobé mes vœux,
Jouissez du plaisir de m'en voir malheureux.
C'est peu de me laisser, d'insulter à ma chaîne,

Ces termes ambigus contraignent votre haine ;
Laissez-la toute entière éclater contre moi,
Vous ne devez rien moins si j'ai manqué de foi.
Mais, Madame, après tout, se pourroit-il bien faire
Que César vous ait plu sans songer à vous plaire,
Que le choix que Sylla vous a fait d'un époux
Soit tombé sur un cœur si peu digne de vous?
Connoissez-vous César? Sans appui, sans mérite,
Reste persécuté d'une race proscrite,
Que Sylla par mépris, ou du-moins par pitié
Tient tremblant sous les fers de son inimitié ;
A-t-il dû se flatter que l'illustre Emilie,
De ce trône de gloire, où Rome, où l'Italie
S'empresse à lui porter ses vœux de toutes parts,
Laissât sur sa misère échapper ses regards?
Madame, vous et moi, ma fortune et la vôtre,
Quel rapport? Mais cessons de nous tromper l'un l'autre :
C'est trop dissimuler, je l'avoue, et vos yeux
Semblent me commander que je m'explique mieux ;
Je le fais : sachez donc qu'un devoir trop barbare,
Quand je veux être à vous malgré moi m'en sépare.
Du rang des Marius et du sang des Césars,
Je réunis en moi tous les restes épars.
Des coups qu'ils ont portés je ressens trop l'atteinte,
J'en vois Sylla couvert, j'en vois sa gloire teinte.
Nos cœurs uniront-ils Marius et Sylla?
Pouvions-nous, vous et moi, nous flatter jusque-là?
Non, Madame. Assembler leurs amis et les nôtres,
Est un effort qui passe et les miens et les vôtres.
Nous avons pour Sylla des yeux tout différens ;
La main qui vous adopte a perdu mes parens ;
Et tous deux nous devons, avec pareille envie,
Moi poursuivre sa mort, vous défendre sa vie ;

En un mot, je le hais ; vous l'aimez, il suffit :
Votre amitié...

EMILIE.

Je l'aime, ingrat, qui te l'a dit ?
Parle, Sylla n'a-t-il mérité que ta haine ?
Pour devenir sa fille en suis-je moins Romaine ?
Crois-tu seul des Romains te connoître en tyrans ?
Et Sylla ne l'est-il, traître, qu'à tes parens ?
Oui, car il faut enfin que ton ame abusée
Se repente à mes yeux de m'avoir méprisée.
Oui, j'avois des parens à venger comme toi,
Même ressentiment m'imposoit même loi.
Sylla, par le poison, s'est immolé mon père ;
Et quoique ton mérite à mes yeux eût su plaire,
Ta haine avoit pour moi de plus tendres appas,
Et mon cœur s'engageoit pour engager ton bras.
O Dieux ! Rome, l'Empire étoient ta récompense :
C'est peu, le prix devoit prévenir ta vengeance ;
Je t'allois couronner, j'attendois ton retour.
Que n'étois-tu plus lent à me trahir d'un jour ?
Un jour, perfide, hélas ! quelques momens peut-être
L'eussent désabusé ! ma haine alloit paroître.
Qu'as-tu fait ? Maintenant maître de l'univers,
Tu verrois à tes coups mille chemins ouverts ;
Les peuples, arrachés au joug qui les opprime,
Te viendroient, à tes pieds, égorger ta victime.
Tu m'as trahie. Encor si le moindre soupir
M'apprenoit de ton cœur le juste repentir ;
Si, de ces yeux glacés, quelque larme échappée,
Tâchoit de rallumer ma flamme dissipée,
Alors me souvenant qu'autrefois tu me plus....

C'en est trop....! Non, cruel, non, je ne t'aime plus
Voyons Pompée; allons, Camille.

CÉSAR.

Hélas! Madame,
Je me perds; quel assaut livrez-vous à mon ame?
Laissez-moi respirer! souffrez....

EMILIE.

Eh quoi! Seigneur.

CÉSAR.

Vous cherchez un époux pour trouver un vengeur;
Ce barbare n'a pas épargné votre père;
Vous ne l'ignoriez pas, vous avez pu vous taire.
Vous venez me l'apprendre; ah! Madame, est-il temps,
Des sermens, un hymen, cette foi....

EMILIE.

Je t'entends.
D'autres sauront me faire oublier qui m'oublie.
Va, traître, va mourir avec ta Cornélie.

SCÈNE III.

CÉSAR *seul.*

CÉSAR.

EH BIEN, attendois-tu de si terribles coups,
César? Qu'est devenu cet illustre courroux,
Ce rang, pour qui ton cœur sans relâche soupire,
Te flatte-t-il encore? hélas! vengeance, empire,

Liberté ; ce parti prêt à suivre ta loi,
Tant d'amis malheureux, tout est perdu pour toi ;
Cependant un effort, un peu de complaisance,
T'assuroient pour jamais l'empire et la vengeance.
Emilie et César, que ne feroient-ils pas ?
Mais César auroit-il le courage assez bas
Pour devoir à Sylla la dignité suprême,
Et de ses propres dons le terrasser lui-même ?
O honte ! ô trahison ! pires que les forfaits ;
Non, ne te repens point d'avoir fui ses bienfaits.
Les recevoir, c'étoit lui vendre ta colère,
L'étouffer, t'engager en esclave à lui plaire,
Renoncer pour jamais au droit de le haïr.
Ah ! règne si tu peux, mais règne sans trahir.
Fais-toi sur l'univers des droits plus légitimes
Que ceux que ton tyran s'est acquis par ses crimes.
Mais, fantômes trompeurs, projets audacieux,
De quoi repaissez-vous un cœur ambitieux ?
Sais-tu que ton rival tient ta place occupée ?
Aveugle, ouvre les yeux, envisage Pompée.
C'est à lui qu'Emilie est allée en fureur
Porter à ton refus l'empire avec son cœur.
Tu les avois en mains, ils seront sa conquête.
Lâche, tu les vas voir s'élever sur ta tête :
Tu l'as voulu ; va donc, va ramper à ses pieds ;
Suis les rois qu'à son char la fortune a liés ;
Tes fers mieux que les leurs honoreront sa pompe ;
C'est de toi qu'il triomphe, et ton orgueil te trompe,
Si tu crois que l'horreur de violer la loi
A son premier hymen l'attache autant que toi :
On le croit vertueux, mais quoi qu'on puisse dire,
C'est l'être à trop grand frais, qu'aux dépens d'un empire.
Veux-tu l'être à ce prix, que ne le préviens-tu ?

Mais que l'empire aussi me coûte ma vertu.
O Dieux ! à mon secours ! Fidelle Cornélie,
Hélas ! dans son chagrin mon âme ensevelie,
Ne pense plus à vous : et vous, pleine d'effroi,
Peut-être en ce moment vous ne pensez qu'à moi.
Que fais-je ! eh quoi ! cruel, tes larmes sont muettes,
Quand ton orgueil chez toi trouve mille interprètes !
Que ta voix indiscrète et tes yeux égarés
Sont contre Cornélie à l'envi conjurés !
Tes yeux versent des pleurs, et ton cœur infidelle
Ne sent pas que ces pleurs ne coulent que pour elle.
Eh bien ! plus de grandeur, plus d'empire sans vous,
Cornélie ! en dépit de mon orgueil jaloux,
Je cède à mon rival jusques à l'espérance.
Ah ! s'il avoit aussi la même indifférence,
Si tous deux refusant les offres de Sylla,
Nous pouvions modérer les desirs.... Le voilà,
Sachons ses sentimens....

SCÈNE IV.

CÉSAR, POMPÉE.

CÉSAR.

QUOI, Seigneur, Emilie
Vous a-t-elle inspiré cette mélancolie ?
Un mérite si grand, des entretiens si doux,
Votre victoire, un jour enfin si beau pour vous,
Laissent-ils en votre ame au chagrin quelque prise ?
Vous m'étonnez ; au-moins, excusez ma franchise ;
Si j'étois en état de vous offrir mes soins....

POMPÉE.

L'état où je vous vois ne me surprend pas moins,
Seigneur, et c'est de là que ce chagrin peut naître.
Je venois en secret vous avouer pour maître.
Le bruit de votre hymen répandu jusqu'à nous,
Publioit qu'Emilie et Rome étoient à vous.
Pour me rendre témoin plus tôt de votre gloire,
J'avois exprès hâté le cours de ma victoire.

CÉSAR.

Oui, Seigneur, la victoire obéit à vos loix,
Ou plus lente ou plus prompte, elle est en votre choix.
On le sait, mais malgré cette ardeur obligeante,
Tant d'éclat, tant de biens n'ont plus rien qui me tente.
Vivre s'il m'est permis, ou mourir s'il le faut;
Mes plus ardens desirs n'aspirent point plus haut:
Voilà les sentimens que je tiens de mes pères,
Fuir à la liberté tous les honneurs contraires,
Leur préférer la mort, et la honte des fers:
Je le fais, c'est l'esprit du parti que je sers.
Marius n'eut jamais des rangs que légitimes;
Cinna s'est élevé sur les mêmes maximes:
Charges, gouvernemens, triomphes, consulats;
Bien plus, je suis Romain, je marche sur leurs pas.
Seigneur, que n'avez-vous un cœur digne de Rome.
Un Romain n'est pas fait pour adorer un homme.
Vous le savez, hélas! si ce bras généreux
Vouloit s'unir au mien, que nous serions heureux!
Au-moins, si comme moi vous fuyez les amorces
D'un tyran qui sur nous fonde toutes ses forces;
Bientôt sans successeurs, sans gendre, sans appui,

Nous verrions son pouvoir expirer avec lui.
Quelle gloire pour nous que d'affranchir le Tybre !

POMPÉE.

Sans votre Marius, il seroit encor libre;
Les nombreux consulats fixés dans sa maison,
L'ont fait Roi sans couronne, et Dictateur sans nom.
Sylla prenant le nom n'a rempli que la place;
Ainsi de vos héros si vous suivez la trace,
Loin que la liberté trouve en vous du soutien,
Vous serez bon parent, non pas bon citoyen.
Souffrez que je me vante un peu de vous connoître;
J'ai les yeux assez bons; je me flatte peut-être;
Mais enfin, entre amis on parle en liberté.
Seigneur, à cœur ouvert dites la vérité.
L'empire vous déplaît bien moins que le divorce;
L'amour de Cornélie a sur vous peu de force;
Et si, sans la quitter, le don vous étoit fait,
Un Empire rendroit votre bonheur parfait;
Que si votre refus le fait passer à d'autres,
A peine dans leurs mains il reviendroit aux vôtres.
Pour cela vous voulez me donner du dégoût.
Sylla mort, entre nous le sort régleroit tout.
N'est-ce pas à-peu-près percer la politique?

CÉSAR.

Fort bien; mais ce n'est pas un art dont je me pique.
Pour pénétrer les cœurs, il faut beaucoup d'esprit;
Vous en avez, pour moi j'entends ce qu'on me dit,
Je vois ce qui paraît, c'est toute ma finesse.
Je vois donc, et j'entends l'intérêt qui me presse,
Que l'Empire est pour vous un dangereux appat,
Qu'un divorce à ce prix ne vous déplaira pas;

Que l'éclat inoui d'un triomphe avant l'âge,
Flatte agréablement un généreux courage;
Allez et triomphez, Seigneur, avant trente ans;
Etouffez tous les noms des héros du vieux temps.
Passez les Scipion, ainsi que les Camilles,
Tout vous rit, et vos vœux ne sont pas inutiles.
On sait qu'ils tendent tous à n'avoir point d'égal:
C'est pour la liberté ne s'y prendre pas mal;
Et si de vos desirs l'ardeur ne se dissipe,
Vous pouvez aller loin sur un si beau principe.
Pour moi, dans mes souhaits un peu moins emporté,
Je souffrirois sans peine un peu d'égalité.
Et si je puis un jour m'élever où vous êtes,
J'aurai....

POMPÉE.

C'est trop d'honneur, Seigneur, que vous me faites;
Vous avez le cœur haut, sans doute; mais enfin
Jusqu'à l'égalité vous avez du chemin.
De vous à moi je vois encor quelque distance.

CÉSAR.

L'emploi seul entre nous met quelque différence;
Mais quand l'occasion de signaler mon bras
Me viendra comme à vous, je n'y manquerai pas.

POMPÉE.

Pour vous faire plaisir, je veux bien vous en croire.

CÉSAR.

Vous pourrez l'éprouver...!

POMPÉE.

J'en aurai de la gloire.

CÉSAR.

Pour la gloire on verra qui l'aura de nous deux.

POMPÉE.

Votre défaite au-moins n'aura rien de honteux,
C'est l'honneur qui vous peut arriver comme à d'autres.

CÉSAR.

Mon honneur et mes faits pourront suivre les vôtres.

POMPÉE.

Vous avez de grands droits fondés sur le hazard.

CÉSAR.

Vous commencez plus tôt, je finirai plus tard.

POMPÉE.

Peut-être vos destins auront-ils plus d'obstacles!

CÉSAR.

Il n'appartient qu'à vous de faire des miracles,
Je l'avoue, et l'Afrique asservie en un mois
Vous flatte qu'on ne peut égaler vos exploits;
Que sur tous nos héros vous avez l'avantage :
Mais on se sent un peu quand on a du courage.

POMPÉE.

Oui, oui, vous êtes jeune, et le Monde est bien grand.

CÉSAR.

Allez, pour décider de notre différend,
Le temps viendra; donnez cependant aux histoires
Mille nouveaux sujets de vanter vos victoires.

Après tout l'univers soumis à votre loi,
Vous resterez encore, et c'est assez pour moi.

POMPÉE.

En effet, c'est assez, vous ne pouviez mieux dire,
Pour vous bien occuper j'ai seul de quoi suffire.
Ménagez vos amis, vous en avez besoin.

CÉSAR.

Vous plus que moi, peut-être; et sans aller plus loin,
Contre votre triomphe et vos projets frivoles,
Je ferois bien du bruit en disant trois paroles.
Un seul consentement....; mais, Seigneur, c'est assez,
Et vous m'entendez bien, si vous me connoissez.

SCÈNE V.

POMPÉE.

POMPÉE *seul.*

Tu ne te trompes pas, je te connois, sans doute,
Et ce n'est pas en vain que Rome te redoute;
Il va parler, Pompée, et le don de sa foi
Dans l'esprit de Sylla l'emportera sur toi.
Ton triomphe est perdu, ta gloire anéantie :
Que ne puis-je au divorce engager Aristie,
Du nom de liberté couvrir mes intérêts?
Mais, quoi ! la condamner à d'éternels regrets;
D'un mépris si honteux récompenser sa flamme!
Je la vois, de quel front lui proposer?...

SCÈNE VI.

POMPÉE, ARISTIE.

POMPÉE.

MADAME,
Me cherchez-vous?...

ARISTIE.

...J'allois trouver le Dictateur.
Mais vous voyant ici, ne puis-je pas, Seigneur,
M'éclaircir avec vous d'un avis qu'on me donne?
Emilie, et Sylla!... Qu'est-ce qui vous étonne?
Vous pâlissez....

POMPÉE.

...Croyez, Madame, au nom des Dieux!

ARISTIE.

Que croirois-je?...

POMPÉE.

...Qu'on peut vous entendre en ces lieux.

ARISTIE.

Que vous importe? hélas! ma crainte est véritable,
Ingrat, je le vois bien, vous vous sentez coupable.
Ah! Pompée, est-il vrai? puis-je m'imaginer
Que vous ne revenez que pour m'abandonner;
Qu'à Rome, qu'à Sylla, qu'aux Dieux toujours fidèle,
A moi seule en un jour vous deveniez rébèle?
Mais en quel jour, hélas! l'univers interdit

Admire vos exploits! Rome vous applaudit;
Son amour, son respect à l'envi se déploie,
Votre retour par-tout a répandu la joie:
Et moi seule, Seigneur, en proie à mes douleurs,
Dans ce commun plaisir je verserai des pleurs!
Je vous verrai brillant des dons de la victoire,
Triomphant, sans oser prendre part à la gloire;
Sans pouvoir me flatter que vous fûtes à moi.
Ah! quel temps prenez-vous pour me manquer de foi?

POMPÉE.

Moi, vous manquer de foi! non, ces Dieux que j'atteste
Puissent à tous mes jours rendre ce jour funeste,
Si mon cœur infidèle à ses premiers sermens
A jamais avoué de si noirs sentimens!
Jamais : je suis à vous, appaisez vos allarmes;
Que Rome, dans son sein, plonge encore ses armes;
Que ses murs embrâsés, et les temples détruits,
Tombent sous la fureur de ceux qu'elle a produits;
Meure la liberté, règne la tyrannie!
Je suis à vous, Madame, et pour toute la vie.
Adieu.....

ARISTIE.

Seigneur, hélas! ce transport si confus,
Que veut-il dire?...

POMPÉE.

...Adieu, ne me retenez plus :
J'ai promis, j'ai juré, que voulez-vous encore?

ARISTIE.

Pourquoi me cachez-vous l'ennui qui vous dévore?
C'est moi qui le fais naître, et je n'en doute pas.

POMPÉE.

De grace, encore un coup, n'arrêtez point mes pas;
Je ne puis clairement m'expliquer sans offense.

ARISTIE.

Ah! m'offensez-vous moins par ce cruel silence?
Achevez....

POMPÉE.

J'obéis : si vous vous en plaignez,
N'oubliez pas, du-moins, que vous m'y contraignez.
Rome, Rome est perdue, un tyran s'en empare;
Je sens déjà le poids des fers qu'il nous prépare;
Je vois, de notre sang, son trône cimenté;
Plus de Rome, Aristie, et plus de liberté.

ARISTIE.

Eh bien, Seigneur?..

POMPÉE.

...Eh bien, César est notre maître,
Pompée est son esclave, ou du-moins il va l'être.
Cette franchise, hélas! cet honneur précieux
Qui nous soumet le monde et nous égale aux Dieux,
Que mille rois unis, mille destins contraires
Ont tenté vainement d'arracher à nos pères;
Enfans dénaturés, infidèles Romains,
Nous le livrons nous-mêmes en de cruelles mains!
Oui, vous et moi, touchés d'une amitié trop tendre,
Nous l'étouffons...Hélas! ne pouvez-vous m'entendre?
Faut-il pousser ma honte et mon désordre à bout?
Sans mon aveu, le cœur, la raison vous dit tout,
Tout vous parle, épargnez à ma bouche timide...

ARISTIE.

Oui, tout parle et me dit que tu n'es qu'un perfide!
Tu l'as donc résolu, tu m'enlèves ta foi?
Mille raisons pour Rome et pas une pour moi.
Faut-il qu'à mes dépens tu serves la patrie?
Que, pour ses intérêts, ma gloire soit flétrie?
Si ses droits sont sacrés, les miens le sont-ils moins;
Et n'en dois-tu pas compte au ciel qui nous a joints?
Quoi donc! pour maintenir la franchise ancienne,
Rome n'a-t-elle point d'autres mains que la tienne?
Mille héros prendront le soin de la servir.
Je n'ai d'appui que toi, me le veux-tu ravir?
J'avois un père, alors j'étois digne d'envie;
Rends-le moi, c'est pour toi qu'il a perdu la vie:
C'est pour tes intérêts dans Rome soutenus,
C'est pour ta gloire, ingrat, ne t'en souvient-il plus?
Ah! si c'est du pays l'amour seul qui t'anime,
Pourquoi dois-je moi seule en être la victime?
Ai-je plongé le fer au sein de ses enfans?
A-t-il vu, de ses loix, tes crimes triomphans?
C'est Sylla qui l'opprime, il attend son supplice;
Faisons-lui, de ce monstre, un juste sacrifice.
Pour nous, pour Rome, allons ensemble l'immoler;
Plus ardente que toi, tu m'y verras voler:
Et l'ardeur que je sens...

POMPÉE.

...Songez-vous où vous êtes?
Vous nous perdez, tenez vos douleurs plus secrètes.
Sortons: ailleurs qu'ici je veux en quatre mots,
Et me justifier et vous mettre en repos.
Mais, on vient; Dieux! faut-il qu'on vous ait entendue?

SCÈNE VII.

POMPÉE, ARISTIE, CAMILLE.

CAMILLE.

EMILIE, en ces lieux vous ayant apperçue,
Ose vous demander un moment d'entretien,
Madame...

POMPÉE.

Hélas!...

ARISTIE.

...Allons, Seigneur, ne craignez rien.
Est-elle seule?...

CAMILLE.

...Elle est avecque Cornélie.

POMPÉE.

Vous voyez si ma crainte étoit mal établie,
Aufide qui paroît...

SCÈNE VIII.

POMPÉE, ARISTIE, AUFIDE, CAMILLE.

AUFIDE

...SYLLA veut vous parler,
Seigneur...

POMPÉE.

...C'est sans sujet qu'on nous fait appeler,
Madame; le ciel voit ce qui me rend timide;
Vous seule...

AUFIDE.

...Il presse fort...

POMPÉE.

...Obéissons, Aufide.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉSAR, FABRICE.

FABRICE.

SEIGNEUR, c'est sans remise, il faut ou consentir
Ou tout perdre : Sylla vous en fait avertir.
Tandis qu'avec Pompée il est en conférence,
Sa tendresse vous offre encor la préférence.
Qu'un si doux traitement vous mette à la raison ;
Jusqu'ici vous n'avez que la cour pour prison.
Sans gardes, sans témoins, maître encor de vous-même,
Ne portez pas enfin sa colère à l'extrême.
Ménagez ses bontés, ayez pitié de vous,
De Cornélie, au-moins ; car, Seigneur, entre nous,
Si vous vous obstinez à lui rester fidèle,
Je tremble, je crains tout, et pour vous et pour elle.
Déjà de son départ les ordres absolus
Font voir....

CÉSAR.

Fabrice, eh quoi ! ne la verrai-je plus ?

FABRICE.

Croyez-moi, chassez-en jusques à la pensée.
C'est le plus sûr remède à votre ame blessée.
L'entretien ne feroit que vous inquiéter,

Et vous en sortiriez moins prêt à vous quitter.
Je vous parle en ami....

CÉSAR.

Fidelle Cornélie!
Hélas!...

FABRICE.

N'y songez plus, elle est chez Emilie.
Je vais de votre part, malgré tous vos souhaits,
Lui porter, de ce pas, un adieu pour jamais.

CÉSAR.

Pour jamais? ah! cruel! ôtez-moi donc la vie;
Percez-moi, déchirez...

FABRICE.

Quoi, sitôt en furie!
Où porterez-vous donc votre ressentiment,
Si vous la voyez....

CÉSAR.

Non, cher Fabrice, un moment.
Qu'un moment d'entretien nous prépare à l'absence.
L'arrêt dans votre bouche a trop de violence;
J'en porterai le coup avec moins de rigueur,
Et je sais mieux que vous les chemins de son cœur.

FABRICE.

Vous le voulez, je cède, et la pitié l'emporte;
Mais déterminez-vous avant que Sylla sorte;
Vous n'avez qu'un moment, rien de plus.

SCÈNE II.

CÉSAR *seul.*

CÉSAR.

QUELS adieux !
Quels momens ! Que de pleurs vont couler de ses yeux !
Et tout pour moi ! c'est moi qui la perds, qui l'accable !
Elle m'a fait heureux, je la fais misérable ;
Je l'unis à mes fers, je l'expose au courroux
D'un tyran : je le suis, et plus tyran qu'époux.
Hélas ! que n'étoit-elle à mes vœux moins sensible ?
J'en mourrois ; mais du-moins elle vivroit paisible.
Ma mort lui seroit douce au-lieu de l'émouvoir.

SCÈNE III.

CORNÉLIE, CÉSAR.

CÉSAR.

MADAME, je n'ai plus qu'un moment à vous voir ;
Ou plutôt, je n'ai plus qu'un seul moment à vivre.
Mais à quelques tourmens que mon malheur me livre,
Dût-il plus promptement précipiter ses coups,
Le temps que je vivrai je le vivrai pour vous.
Les Dieux cruels....

CORNÉLIE.

Cessez d'accuser leur justice !
Sylla touche de près au jour de son supplice.

Avant la fin du jour, notre sort adouci...

CÉSAR.

Que dites-vous?

CORNÉLIE.

Seigneur, nous sommes seuls ici;
Puis-je d'un grand secret vous faire confidence?
Mais j'ai tort avec vous d'entrer en défiance;
Non, mon cœur dans la joie encor mal affermi,
Si vous ne le savez, ne la sent qu'à demi.
On conspire, César; ce qui va vous surprendre,
Le coup part d'une main dont vous n'osiez l'attendre,
Et si chère à celui qu'elle est prête à frapper,
Qu'en recevant la mort, il croira se tromper.

CÉSAR.

On conspire, Madame!

CORNÉLIE.

Aristie, Emilie,
Moi.

CÉSAR.

Vous!

CORNÉLIE.

Même intérêt, même serment nous lie:
Nous avons des parens, des maris à venger!
C'en est fait, Emilie a su nous engager;
C'est peu, pour nous ôter le lieu de nous dédire,
Aux pieds du dictateur elle va nous conduire;
Et nous de notre hymen lui rappelant les droits,
Lui plonger dans le sein trois poignards à-la-fois.
Elle m'attend, je cours, il faut que je la suive.

CÉSAR.

Et les Dieux, dites-vous, ordonnent que je vive!
Non, c'est pour m'accabler d'une plus triste mort
Qu'ils vous ont inspiré ce furieux transport.
On vous trompe, on vous perd; la jalouse Emilie
Voudroit dans son malheur vous voir ensevelie.
N'en doutez pas, Pompée aura trompé ses vœux:
J'en avois fait de même, et ce cœur orgueilleux,
Désespéré, confus d'un mépris plein d'outrage,
Sur vous qui le causez, veut déployer sa rage,
Et vous engage ensemble à servir son courroux,
Pour vous perdre avec elle, et nous perdre après vous.
Ah! ne la croyez pas, Cornélie, et de grace,
Appaisez-vous, quittez cette farouche audace.
Rappelez sur ce front cette aimable douceur,
Qui des cœurs les plus durs peut fléchir la rigueur.
Laissez, laissez tomber ces inutiles armes,
C'est bien assez pour vous du secours de vos charmes.
Et Sylla, défendu de mille adorateurs,
Invincible à vos coups, ne l'est pas à vos pleurs.

CORNÉLIE.

Ah! de ces tristes pleurs, je sais trop la foiblesse;
N'en parlez plus, César, Rome vaut bien la Grèce.
Et les Grecs ont fait voir en de pareils desseins,
Qu'un fer n'est pas moins fer pour être entre nos mains.
Et les Romains cent fois imitant leur courage,
A leurs propres périls en ont appris l'usage.
Lucrèce, à mon avis, s'en servit assez bien.
Mon cœur, mon bras n'est pas moins ferme que le sien;
Et quoique son malheur soit différent du nôtre,
Qui s'en sert contre soi, le peut bien contre un autre.

CÉSAR.

Je le vois bien, l'amour vous a fermé les yeux:
Les périls vous sont doux, s'ils vous sont glorieux.
Je le veux, qu'à Sylla vous arrachiez la vie;
Qu'alors autour de lui sa fortune assoupie,
Les soldats dans l'effroi vous laissent à loisir
De ses derniers soupirs goûter tout le plaisir!
Après tout, Sylla mort, et sa grandeur détruite,
D'un si fameux succès quelle sera la suite?

CORNÉLIE.

Rome libre, et César maître de ses souhaits.

CÉSAR.

Rome esclave, et César plus captif que jamais.
Perdre à présent Sylla, c'est couronner Pompée.
Sa victoire, son rang, une flotte équipée;
Des légions toujours triomphantes sous lui,
Que des bords de l'Afrique il ramène aujourd'hui,
Qui déjà dans leurs camps l'ont reconnu pour maître;
Sa valeur, son bonheur, qui, commençant à naître,
Lie à ses intérêts tous les cœurs des Romains:
Tout cela va livrer le monde entre ses mains.
Contre cinq légions, moi qui n'en ai pas une,
Qu'opposerois-je alors au cours de sa fortune?
Que feront du parti les restes allarmés,
Qu'irriter les vainqueurs à leur perte animés;
Et d'un rival heureux la puissance établie,
Par quel effort jamais sera-t-elle affoiblie?
Faisons-mieux: que Sylla finisse en paix ses jours;
Cependant en secret ménageons des secours,

Rappelons du parti la vertu dissipée ;
Mettons-nous en état de terrasser Pompée.

CORNÉLIE.

Et dans une heure, hélas! peut-être je vous perds ;
Et sans vous que m'importe à qui soit l'univers ;
Qu'à Pompée ou Sylla Rome soit asservie ;
Mon plus précieux bien, César, c'est votre vie.
Aux dépens de la mienne il la faut conserver.

CÉSAR.

Et vous m'assassinez au-lieu de me sauver.
Sylla, Sylla ! Madame, en a perdu tant d'autres !
Faut-il qu'avec mes jours il confonde les vôtres?
Faut-il, si son bonheur le dérobe à vos coups,
Qu'en expirant....

CORNÉLIE.

Non, non, ne craignez rien pour vous.
Désavouez mon bras, n'en ayez point de honte.
Près de ce fier tyran je vous en tiendrai compte ;
Je dirai, dans son flanc enfonçant ce poignard,
Qu'à l'honneur de ce coup vous n'avez point de part ;
Que seule je l'immole aux mânes de mes pères ;
Que vous n'avez pour lui que des respects sincères ;
Que pour me détourner d'attenter sur ses jours,
Vous avez par des pleurs animé vos discours,
Oublié vos parens, trahi votre naissance!
Allez, j'entends du bruit, c'est Sylla qui s'avance.

CÉSAR.

Madame....

CORNÉLIE.

....Adieu, Seigneur, c'est un coup arrêté,
Je vais chercher la mort ou votre liberté.

CÉSAR.

Et moi tout hazarder pour sauver votre vie,
Amour! inspire-moi ce qu'il faut que je die.

SCÈNE IV.

CÉSAR, SYLLA, AUFIDE.

SYLLA.

QUEL est donc le succès de ces doux entretiens?
Le dessein est-il pris de rompre tes liens?
Viens-tu me reconnoitre ou pour juge ou pour père?
Il est temps de parler. Quoi, jeune téméraire,
Vous ne répondez rien? savez-vous que d'un pas,
D'un seul regard, je puis vous livrer au trépas?
Savez-vous....

CÉSAR.

Savez-vous, sans nous mettre en colère,
Pour vous anéantir, que je n'ai qu'à me taire.

SYLLA.

A deux doigts de la mort tu fais le généreux.

CÉSAR.

Je sais qui de la mort est plus près de nous deux.

SYLLA.

Que veut-il dire, Aufide? il menace, le traître!
Il me brave à mes yeux.

CÉSAR.

Apprends à me connoître.
On a juré ta mort; je hais la trahison;
Je suis ton ennemi; le sang et la raison
M'ont commandé de l'être, et mon obéissance
Ne songe nuit et jour qu'à remplir sa vengeance.
Je ne m'en cache point, tu ne l'ignores pas:
Mais j'ai honte du crime et des assassinats.
Je voudrois te punir sans corrompre ma gloire,
Me servir contre toi du bras de la victoire;
Et te chassant d'un rang par les armes conquis,
Venger Rome en héros, comme tu la vainquis.
Oui, je vois le trépas que ta rigueur m'apprête;
Mais je le vois aussi suspendu sur ta tête.
Et dans ce même instant, si funeste pour moi,
Je viens parer le coup prêt à tomber sur toi.
On conspire, j'en sais le chef et les complices,
Cherche-les, arme-toi; menaces, artifices,
Légions, rien, sans moi, ne t'en peut garantir.

SYLLA.

On conspire, et César m'en vient seul avertir!
Généreux ennemi, cesse aujourd'hui de l'être;
Ta vertu me confond, je la veux reconnoître.
Je mets tout à tes pieds: quelle ingrate fierté,
Quel caprice endurcit ton cœur à ma bonté?
Faut-il que tes parens soumis par ma victoire,
Sans cesse contre moi révoltent ta mémoire?

Leur dois-tu plus qu'à moi ? ressens-tu de plus pres
Les maux qu'ils ont soufferts que les biens qu'on t'a faits ?
Rends-toi, laisse-toi vaincre au desir qui m'enflâme
De pouvoir à mon gré te confier mon âme.
Réunissons deux cœurs trop long-temps séparés ;
Et pour preuve, apprends-moi les noms des conjurés.

CÉSAR.

Oui, mais n'attends plus rien de ma reconnoissance,
Et ne te flatte point d'une étroite alliance.
Me priver aujourd'hui du plaisir de ta mort,
C'est faire sur ma haine un assez noble effort....
Apprends à mon exemple à dompter ton courage,
Pardonne aux conjurés, à ce prix je m'engage ;
Autrement je me tais...

SYLLA.

Des lâches, des ingrats
Auroient juré ma perte, et ne périroient pas !
Je verrois insulter leur rage à ma tendresse,
Et leur impiété m'accuser de foiblesse !
Je me démentirois ! Peux-tu bien concevoir,
Connoissant qui je suis, un si frivole espoir ?
Mais par quel intérêt ?..

CÉSAR.

Par celui de la gloire.
Que le dernier exploit consacre ta mémoire :
Après avoir vaincu tant de peuples divers,
Triomphe de Sylla, maître de l'univers,
Et montre par l'effort d'une vertu suprême,
Qu'il n'appartient qu'à toi de te vaincre toi-même.

SYLLA.

Non, je ne puis haïr ce vertueux orgueil;
Mon dépit, quoique juste, y trouve son écueil;
Je sens que, malgré moi, mon courroux m'abandonne.
Ta voix m'a désarmé, César, je leur pardonne :
Je le jure, et j'en prends tous nos Dieux pour témoins.
Est-ce Lépide, Albin, Sulpitius?...

CÉSAR.

...Rien moins.

C'est...

SYLLA.

...Parle, ne tiens plus mon attente trompée.

CÉSAR.

C'est...ta fille, ma femme et celle de Pompée.
Adieu : préviens leurs coups, mais garde bien ta foi.

SCÈNE V.

SYLLA, AUFIDE.

SYLLA.

AUFIDE, me trompé-je? est-ce un songe? est-ce à moi
Que César a parlé? Ma fille m'assassine,
Lorsque, pour l'élever, mon amitié s'obstine!
Ingrate! Ah! justes Dieux! quels bras choisissez-vous
Pour faire à mes pareils sentir votre courroux?
Tirez-vous les héros du milieu des batailles,
Pour leur tramer, chez eux, d'indignes funérailles?
Et n'ai-je tant vécu que pour voir, à la fin,

Nos ennemis domptés renaître dans mon sein?
Sur les débris de Rome, à travers le carnage,
Au souverain pouvoir je me suis fait passage;
J'ai répandu par-tout le trépas et l'effroi;
J'ai vu des flots de sang couler autour de moi,
Et je ménagerois le sang de trois furies!
Non, mes sermens sont vains; je les ai trop chéries:
C'est là mon crime. Allons, Aufide, sans tarder
Vengeons-nous...

AUFIDE.

...Vous n'avez, Seigneur, qu'à commander.
Cependant vous savez que c'est, aux grandes ames,
Un triomphe bien bas que la mort de trois femmes;
C'est faire, si je puis parler en liberté,
Peu pour la gloire, et rien pour votre sûreté.
Jusqu'ici, suspendant votre main vengeresse,
Vous avez de leur sexe épargné la foiblesse;
Et ce fer, qui vainquit leurs pères, leurs époux,
N'a point rougi d'un sang si peu digne de vous.
Ce n'est pas qu'à ce prix Rome ne fût ravie....

SYLLA.

Faux amis qui flattez la honte de ma vie,
Taisez-vous: est-il temps d'étouffer la fureur
Que vos lâches conseils ont nourri dans mon cœur?
Quand des corps déchirés, des nations entières
Je couvrois l'Italie et comblois les rivières;
Que Preneste, au milieu de ses murs désolés,
Pleuroit ses habitans à mes yeux immolés;
Quand Rome regorgeoit du meurtre des Samnites;
Qu'elle voyoit voler mille têtes proscrites;
Qu'amis, frères, enfans, tremblant sous mes faisceaux,

Contre leur propre sang me servoient de bourreaux;
Quand aux creux des tombeaux, jusqu'au sein de la terre,
A leur cendre, à leurs os j'allois porter la guerre;
Alors, contre les coups d'un bras trop emporté,
Que ne me parlois-tu? je t'aurois écouté.
Fais-moi, fais-moi plutôt la sanglante peinture
Des maux dont j'ai cent fois fait rougir la nature,
Dont je rougis moi-même, et dont mon triste cœur,
Par un juste retour, souffre toute l'horreur.
Dis-moi, pour empêcher la mort de ces cruelles,
Que le cruel Sylla la mérite mieux qu'elles;
Et qu'il faut, si les Dieux prennent soin des humains,
Qu'un assassin public trouve des assassins.
Oui, rompons les liens d'une vie importune :
Mourons.... (*Il veut se tuer*).

AUFIDE (*l'arrêtant*).

Vivez, Seigneur, suivez votre fortune.
Dussé-je m'attirer encor votre courroux,
Sachez-lui quelque gré du soin qu'elle a de vous :
Gardez qu'un vain dépit n'irrite son caprice!
De tous les factieux désarmer la malice;
Faire, à vos pieds, tomber le poignard de leurs mains;
Vous dévoiler, des cœurs, les plus secrets desseins;
N'est-ce pas là de quoi vous faire assez connoître
Que vos jours lui sont chers, et vous le doivent être?
Et s'il vous reste encor des ennemis couverts,
Vous la verrez bientôt en purger l'univers :
Et par-tout...

SYLLA.

...Il faut donc que l'univers périsse?
Et le sort à mes vœux fut-il toujours propice;

Haï de tous, j'ai tort de vivre sans effroi,
Tandis qu'un seul mortel vit encore avec moi.
Si les plus braves cœurs se reprochent ma vie;
Si, des plus foibles mains, je la vois poursuivie;
Si ceux qui de plus près sont unis à mon sang,
S'empressent les premiers à me percer le flanc;
Si tout le genre humain me déclare la guerre,
Il faut, pour m'en défendre, en dépeupler la terre,
Sur les cendres du monde établir mon repos.
Digne couronnement des exploits d'un héros!
Tyran, quitte la vie avant qu'on te l'arrache:
Hâte-toi, dans ton flanc, d'en étouffer la tache.
Fais un coup de justice au-moins en expirant;
Et n'attends pas...

AUFIDE.

...O Dieux! quel chagrin vous surprend!
Permettez qu'à vos pieds un serviteur fidèle
Vous conjure...

SYLLA.

...Venez, venez, troupe immortelle:
Noms que mes cruautés ont rendus éclatans,
Mânes des Marius, des Cinna, des Norbans,
Voici le dernier coup de ma fureur extrême.
Voyez votre bourreau se déchirer soi-même;
Voyez son cœur, percé des traits du repentir,
En proie à tous les maux qu'il vous a fait sentir;
Venez à votre tour jouir de mes supplices!
Je vois, je vois déjà vos fidèles complices:
Elles viennent ensemble achever...

AUFIDE.

...Avant vous,

Seigneur, il faut qu'Aufide expire sous leurs coups.
A moi, gardes, à moi!...

SCÈNE VI.

ÉMILIE, CORNÉLIE, ARISTIE, AUFIDE, SYLLA, *Gardes.*

SYLLA.

FRAPPEZ donc, inhumaines!
Frappez, voilà mon sein, assouvissez vos haînes!

CORNÉLIE.

Que vois-je!...

EMILIE.

...On m'a trahie...

ARISTIE.

...On vient de toutes parts.

AUFIDE.

Arrêtez leur fureur...

SYLLA.

...Où sont-ils ces poignards?
Que ne les tirez-vous?...

ARISTIE.

...Oui, les voici, barbare!
Nous te les préparons...

AUFIDE.

...Gardes, qu'on s'en empare;
Qu'on les désarme... (*Les Gardes les désarment*).

ARISTIE.

...O ciel!...

CORNÉLIE (*voulant se tuer*).

...Oui, le plus noble effort
Me punira, du-moins, d'avoir manqué ta mort;
Et dans mon désespoir...

SYLLA.

...Au transport qui les guide,
Aufide, qu'on s'oppose...

AUFIDE.

...Arrêtez...

EMILIE (*rendant son poignard*).

...Tiens, perfide,
Arrache-moi ce fer; mais ne te flatte pas
Que je laisse au tyran le choix de mon trépas:
Je suis, par son exemple, au meurtre assez instruite,
Pour n'avoir pas besoin...

SYLLA (*à Cornélie et Aristie*).

Vous me l'avez séduite,
Cruelles! c'est l'effet de vos chagrins jaloux;
Et quoi qu'elle ait osé, je ne m'en prends qu'à vous.

ARISTIE.

Va, ne t'en prends qu'à toi! ta lâche violence,
Tes crimes seuls ont mis nos cœurs d'intelligence:

Et ton nom, qui du monde est devenu l'effroi,
Révolte, en l'effrayant, le monde contre toi.
Non, non, ta mort n'est pas un complot de trois femmes,
Sylla, la même ardeur règne en toutes les ames.
Peux-tu bien espérer, après tant de forfaits,
De terminer tes jours dans le sein de la paix?
De quels climats, cruel, ne l'as-tu point chassée?
Et par quel attentat ne l'as-tu point blessée?
Est-il Romain, est-il mortel dans l'univers,
Qui n'ait senti tes coups, qui n'ait porté tes fers;
Qui d'un frère égorgé, qui d'un fils, qui d'un père,
A tes impiétés ne doivent le salaire?
Leurs bras, de tous côtés, sont prêts à te frapper,
Et, seul en butte à tous, tu croirois échapper?
Va, pour nous affranchir de tes infâmes chaines,
S'il n'est plus de Romains, il reste des Romaines;
Et si ce reste encor succombe à ta fureur,
Tes crimes survivront pour bourreler ton cœur.

AUFIDE.

Seigneur, votre présence attire cet orage;
Laissez-les....

SYLLA.

....J'aime à voir ces vains éclats de rage.
Poursuivez vos discours: loin de m'inquiéter...

EMILIE.

Eh bien! pare le coup que je te vais porter.
Funeste souvenir, secret de tant d'années,
Eclatez, confondez les ames forcenées;
Etonnez ces flatteurs, foudroyez mes tyrans;
Justifiez ma haîne, éclatez, il est temps!

Monstre, en un mot, dis-moi, qu'as-tu fait de mon père ?
Ou plutôt qu'a-t-il fait digne de ta colère ?
Tu l'as empoisonné !...

SYLLA.

...Quelle étrange fureur
Fournit à ton forfait cette fausse couleur ?
Toi que mille faveurs, de ma bonté trop prompte,
Elevoient en un rang!...

ÉMILIE.

...Et quelle indigne honte
Te fait dissimuler un si noble attentat ?
Toi qui, de tes forfaits, tire tout ton éclat.
Ils sont ouverts mes yeux, mais trop tard pour ta perte;
Avant eux, à l'orgueil, mon ame étoit ouverte :
L'éclat d'un rang trop cher à mon ambition,
Suspendoit ma colère et ta punition.
J'attendois, pour complices, ou César ou Pompée;
Sourds à mes justes vœux, ces lâches m'ont trompée :
Et l'Empire et leur main manquant à mes désirs,
J'avois, à ton trépas, borné tous mes plaisirs;
J'avois trouvé des cœurs pleins du même courage,
Et nos bras...

SYLLA.

...Tu joins donc l'imposture à l'outrage,
Parricide ? tu veux régner sur mon cercueil :
C'est assez ; je saurai rabaisser ton orgueil.
Qu'on ôte de mes yeux cette ingrate furie ;
Retirez-vous : et toi, perfide Cornélie,
Tu me trompois tantôt par ce paisible abord !

CORNÉLIE.

Je cherchois à mourir, et j'ai trouvé la mort.

SYLLA.

Oui, je contenterai vos ardeurs insensées.
Allez....

ARISTIE.

Joins contre nous tes cruautés passées :
Tu seras, quelque mort qu'il nous faille souffrir,
Moins prompt à l'ordonner que nous à la subir.

AUFIDE.

Gardes ! conduisez-les.

SCÈNE VII.

AUFIDE, SYLLA.

SYLLA.

O mortelle infamie !
Pour l'écueil de ma gloire et l'horreur de ma vie,
Crime, avec tant de soins et si long-temps caché,
Poison, faut-il qu'enfin tu me sois reproché ?
Oui, je perdis Scaurus pour épouser Mételle :
Et leur fille aura su... Va me délivrer d'elle,
Aufide, sauve-moi du reproche odieux
Que feroient à mon cœur ses infidèles yeux.
Qu'elle meure ; joins-y ses gardes, ses complices,
Moi-même, enfin, plus qu'eux digne de leurs supplices.
Eh ! que me sert la vie, ayant perdu l'honneur !

AUFIDE.

Ah ! plutôt conservez l'un et l'autre, Seigneur ;
De ce vain désespoir que pouvez-vous prétendre ?
C'est perdre votre gloire au-lieu de la défendre ;
C'est déclarer vous-même à la postérité,
Qu'étant mort par vos mains, vous l'avez mérité.
Par la fin de vos jours, on jugera du reste.
Quoiqu'à plusieurs le coup en ait été funeste,
Pour vous justifier de ces foibles soupçons,
Votre timidité tiendra lieu de raisons.
Croyez-vous innocent, et vous serez sans crime.

SYLLA.

Je te crois, mais je sens qu'un plus beau feu m'anime:
Vivons: ciel ! que de maux tu me fais éprouver !
Je cherche un successeur et je n'en puis trouver ;
Je choisis des amis, mes amis se mutinent ;
J'adopte des enfans, mes enfans m'assassinent.
Amis, enfans ingrats, indignes successeurs,
Vous choquez mon pouvoir, vous bravez mes faveurs,
Vous poursuivez mes jours, vous attaquez ma gloire !
Allez, je saurai bien consacrer ma mémoire
Malgré vous et malgré tous les destins unis ;
Je tiendrai mon serment et vous serez punis.

AUFIDE.

Quel est donc ce dessein dont votre ame est frappée ?
J'attends....

SYLLA.

Tu le sauras ; fais-moi venir Pompée.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

EMILIE, CORNÉLIE, ARISTIE, FABRICE, *Gardes.*

EMILIE.

FABRICE! est-ce à la mort que vous nous conduisez?

FABRICE.

Madame, en-vain vos maux vous seroient déguisés.
Je ne vous cache rien, le péril où vous êtes
Tire de tous les yeux mille larmes secrètes.
On gémit, on vous plaint, mais c'est un foible appui.
Rome s'est fait un maître et tremble devant lui.

ARISTIE.

Eh bien! puisqu'à sa gloire elle est si peu fidelle,
Qu'elle tremble pour nous, quand nous mourons pour elle.
Quelque soit notre sort, loin de nous en troubler,
Nous saurons mieux mourir qu'elle ne sait trembler.
Veut-on nous affranchir enfin de nos misères?
Achevez...

FABRICE.

C'est un point qui passe mes lumières.
Ma charge est seulement de vous conduire ici.

Le Sénat, les Tribuns doivent s'y rendre aussi.
Sylla les a mandés; ce n'est qu'en leur présence
Qu'il veut de votre sort déclarer ce qu'il pense.
Peut-être que l'aspect de ces sages Romains
Fera naître en son cœur des sentimens humains,
Et que dans son courroux sa clémence captive....

CORNÉLIE.

Ah! qu'il me soit cruel, pourvu que César vive.

ARISTIE.

Et Pompée apprend-il sans le moindre chagrin
Que j'ose à son devoir lui tracer le chemin?
Notre courage au sien fait-il quelque reproche?
Craint-il de s'attirer nos fers, s'il en approche?
Pourquoi dans mon malheur s'abstient-il de me voir?
M'a-t-il mise en oubli?...

FABRICE.

... Ce que je puis savoir,
C'est qu'il parle à Sylla dans un désordre extrême,
D'un air qui montre assez à quel point il vous aime.
J'ai vu de loin ses yeux pénétrés de douleur,
Son visage couvert d'une triste pâleur,
Tant de soupirs, un air si touchant et si tendre....

ARISTIE.

Que disoient-ils encor?...

FABRICE.

... Je n'ai pu les entendre,
César entroit le cœur un peu moins abattu.

CORNÉLIE.

Ciel, punis mon audace et sauve sa vertu.

EMILIE.

Eh bien! détrompez-vous, téméraires rivales,
Vous croyez de nos cœurs les passions égales ;
Vous croyez que Sylla fut mon seul ennemi;
Non, vous ne connoissez ma haine qu'à demi.
Vous et lui vous m'aviez également gênée ;
Lui par sa cruauté, vous par votre hyménée.
Le trépas de mon père est un coup de sa main:
Mais vous m'avez ôté le pouvoir souverain.
Sans lui j'aurois un père, et sans vous un empire.
J'aurois du-moins par vous la vengeance où j'aspire ;
Et puisque je n'ai pu le punir par vos coups,
Les siens me serviront à me venger de vous.
A vos traîtres époux je vous vois arrachées ;
Je vous vois à mes maux l'une et l'autre attachées,
Et me fais un plaisir plus grand que mes malheurs,
D'en pouvoir, sous ma chute, accabler les auteurs.

CORNÉLIE.

Eh bien! accablez-moi, jouissez de ma peine ;
Loin de m'en affliger, je bénis votre haine:
J'y consens ; jusqu'ici j'ai vécu dans les pleurs ;
Tous mes jours sont marqués par de nouveaux malheurs.
Je sors de ces malheurs en sortant de la vie.
N'ai-je donc pas, Madame, un sort digne d'envie,
D'obtenir aujourd'hui de votre inimitié
Ce que je demandois par grace ou par pitié?

ARISTIE.

Quoi! l'unique dépit d'avoir perdu l'empire,

T'obligeoit, inhumaine, à nous venir séduire!
Je croyois sauver Rome, et m'aidois de ton bras,
Toi qui te fais un mal de ne l'opprimer pas.
Lâche, cœur trop indigne et du sang qui l'anime,
Et de la noble ardeur d'un transport magnanime,
Cœur digne du tyran qui l'avoit adopté,
Que n'ai-je su prévoir ton infidélité?
J'aurois, j'aurois sur toi, plutôt que sur ton père,
Avec plus de succès déployé ma colère.
Perfide! j'aurois fait, le poignard à la main,
De ton ambition, justice au nom Romain.
Mais, justes dieux! sans moi vous l'avez bien punie;
Elle aspiroit au trône, elle s'en voit bannie.
A Pompée, à César, elle portoit ses vœux;
Vous avez engagé leurs cœurs à d'autres nœuds.
Elle attaquoit Sylla, Sylla même l'opprime;
Elle meurt sans époux, sans trône, sans victime.

EMILIE.

Mon destin tel qu'il est par le vôtre adouci....

SCÈNE II.

ÉMILIE, ARISTIE, CORNÉLIE, AUFIDE, FABRICE, *Gardes.*

AUFIDE.

MADAME, on vous attend...

ÉMILIE.

... Je vous attends aussi.
Allons mourir, Aufide, allons...

AUFIDE.

Non pas, Madame,
Sylla veut à l'instant couronner votre flâme.
Il n'a pu démentir l'amour qu'il a pour vous;
Il vous pardonne, il va vous donner un époux.

ÉMILIE.

Quoi! quel époux?...

AUFIDE.

... Celui que votre cœur désire.

ARISTIE.

Ah! Pompée!...

CORNÉLIE.

... Ah! César!...

ÉMILIE.

Que me voulez-vous dire,
Aufide? à qui des deux destine-t-on ma main,
Parlez?...

AUFIDE.

... Vous l'apprendrez dans le sénat romain.
Près de Sylla, tous deux assez mélancoliques,
Ils sont devant l'autel de nos Dieux domestiques.
Je ne sais rien de plus; mais pour m'expliquer mieux,
Votre époux, quel qu'il soit, n'attend plus que vos yeux.
Enfin, pour vous combler de bienfaits sans mesure,
Sylla, dès aujourd'hui, quitte la dictature.

CORNÉLIE.

Triste jour!...

EMILIE.

J'étois prête à mourir avec vous,
Mesdames, mais le ciel me destine un époux,
Un trône, une victime, et deux même au-lieu d'une.
Adieu, je saurai bien user de ma fortune.

ARISTIE.

Va, mais aux pieds des Dieux qui recevront ta foi,
Crains de trouver un foudre allumé contre toi;
Crains que de tes forfaits leur bras ne te punisse.

EMILIE.

L'avis est obligeant....

AUFIDE.

Conduisez-la, Fabrice;
J'achève ici ma charge.

SCÈNE III.

ARISTIE, CORNÉLIE, AUFIDE.

CORNÉLIE.

ACHEVEZ donc, cruel;
A nos cœurs languissans donnez le coup mortel.

AUFIDE.

Jugez mieux des bontés d'un héros qui m'envoie,

Mesdames, recevez ses ordres avec joie.
Il vous met toutes deux en pleine liberté.

ARISTIE.

Et qui jamais plus loin porta sa cruauté!
Il contraint nos desirs, il enchaîne nos ames;
Il arrache à son gré les époux à leurs femmes:
Et le barbare compte au rang de ses vertus
Que pouvant tout oser, il n'ose rien de plus.
Que peut-il ajouter encore à ma misère?
La mort? c'est un plaisir pour lui trop ordinaire;
C'est la fin des douleurs, non pas l'accroissement!
Sa fureur me réserve un plus cruel tourment.
Il veut que je survive à mes maux, à ma honte;
Que j'envisage au trône un ingrat qui m'affronte;
Que j'adore....

CORNÉLIE.

....C'est moi peut-être plus que vous,
Qui dois de mon destin craindre les tristes coups!
Epargnons cependant des époux misérables:
Attendons que le temps découvre les coupables.
Mourons, tremblons, plaignons notre malheur commun;
Mais ne nous faisons point deux ingrats au-lieu d'un.

ARISTIE.

Mais pourquoi nous laisser dans cette incertitude;
Et que ne nous vient-il ôter d'inquiétude?
Ne faut-il pas avant que l'on s'engage ailleurs,
Qu'un divorce public désunisse les cœurs?
N'a-t-il pas dû, l'ingrat, dans la forme ancienne,
Me rapporter ma foi, me demander la sienne?
Cependant, sans témoins, sans me reprocher rien,

Sans prétexte, sans même un moment d'entretien,
Il court : ô saintes loix ! qu'êtes-vous devenues ?

AUFIDE.

Nos loix au Dictateur ne sont pas inconnues,
Madame ; mais il sait que de ces mêmes loix
Il est et l'interprète et l'arbitre à son choix.
Il apprend, par l'usage observé tant d'années,
Que la captivité dissout les hyménées.
Il croit qu'un attentat contre la majesté,
N'a pas un moindre effet que la captivité.
Il vous fait grace, au-moins, modérant sa justice ;
Il change votre mort en un plus doux supplice.
Que voulez-vous de plus ?...

CORNÉLIE.

Inhumaine faveur !

ARISTIE.

Mais il ne tient qu'à vous de nous tirer d'erreur.
Aufide, dites-nous quelle est l'infortunée
Qu'à ce triste abandon le ciel a destinée ?

AUFIDE.

Madame, je ne puis pénétrer jusque-là.
Quand Pompée a parlé, j'étois loin de Sylla.
Je n'ai vu que César, qui d'un air plein d'audace,
Lui découvroit tantôt....

CORNÉLIE.

Ne cachez rien, de grace ;
Que lui découvroit-il ?...

AUFIDE.

La conspiration....
Votre dessein....

CORNÉLIE.

César?...

AUFIDE.

...Mais votre émotion
Me fait trop de pitié, je me tais et vous laisse.

CORNÉLIE.

Hélas! encore un mot, Aufide!...

AUFIDE.

Le temps presse.
Vous pouvez ou sortir ou demeurer ici,
Vous êtes libre....

SCÈNE IV.

ARISTIE, CORNÉLIE.

ARISTIE.

Quoi! votre César aussi?
Ce grand cœur, ce héros, l'amour, l'appui de Rome
A succombé d'abord aux menaces d'un homme:
Quoi! César a vendu sa gloire, ses parens,
Pour se placer lui-même au nombre des tyrans;
Il soumet sa patrie au joug qu'elle secoue!

Quand nous brisons ses fers, lui-même les renoue!
Ah! Cornélie, hélas! que ne vous taisiez-vous?

CORNÉLIE.

Eh! qui se défieroit des sermens d'un époux?
J'ai parlé, mais enfin vous êtes bien vengée;
Seule de tous vos maux vous me voyez chargée;
Les coups que vous craigniez sont retombés sur moi.
Je n'ai plus de César, Madame, je le voi;
Le cruel jusqu'au bout aura poussé sa haîne.
Qui m'a pu déceler peut me perdre sans peine.
Et peut-être n'a-t-il trahi notre dessein,
Que pour m'ôter la vie en m'arrachant sa main?
Ah! s'il étoit ainsi!...

ARISTIE.

...J'y vois grande apparence,
Madame, et votre cœur a besoin de constance:
Je l'avoue, un revers si grand, si peu prévu....

CORNÉLIE.

Quand on me l'eût prédit, hélas! l'aurois-je cru?
Je voyois un héros mépriser, pour me plaire,
Les faveurs d'un tyran, et même sa colère:
Je voyois sa tendresse augmenter chaque jour;
Je n'étois pas instruite aux feintes de la cour;
Contre ces faux dehors je n'étois point armée;
Et parce que j'aimois, je croyois être aimée.
Il est vrai que tantôt, pleine d'un juste effroi,
Je l'ai porté moi-même à renoncer à moi.
Mais quels torrens de pleurs, quels soupirs, quelle flâme
N'a-t-il point opposés au desir de mon ame?
Que n'y consentoit-il alors! l'amour, l'honneur

Avoient à cet effet préparé tout mon cœur.
Que ne me disoit-il : « Épouse trop fidèle,
» Si vous vouliez ma mort, j'y courois avec zèle.
» Le divorce est bien pire à mes sens désolés ;
» Mais j'y consens aussi, puisque vous le voulez ».
Hélas ! qu'à ce discours le sien étoit contraire.
Jamais il ne parut plus ardent, plus sincère,
Plus animé, plus prêt à tout oser pour moi.
Cher époux, cependant, je vous perds, mais pourquoi ?
Eh ! que vous ai-je fait pour être ainsi trompée ?

ARISTIE.

Quoi ! cette faute aussi vous étoit échappée,
De permettre à César de vous abandonner !
Ah ! s'il vous obéit, on lui doit pardonner.
Ignorez-vous encor le danger que je treuve
A mettre des époux à cette rude épreuve ;
Si chacune de nous en alloit faire autant,
Croyez-moi, pas un d'eux ne resteroit constant ;
Je connois mieux que vous la trempe de leur âme,
Ces dehors préparés, ces discours pleins de flâme,
Sont de mauvais garants de leur fidélité.
C'est par-là qu'on séduit notre crédulité.
La foi n'est qu'un vain nom dont le monde se joue.

CORNÉLIE.

Eh bien ! si vous voulez, j'ai failli, je l'avoue ;
Mais, quelque fruit enfin que César ait cueilli,
Je ne me repens point d'avoir ainsi failli.
César ! mon amitié n'est point intéressée,
Votre sûreté seule occupoit ma pensée.
Vous la trouvez à rompre un hymen dangereux,
Mes desirs sont contens si vous êtes heureux.

Oui, sortez de chez moi, ressentimens rebèles,
Inutiles regrets, murmures infidèles!
Et toi, de mille flots jusqu'ici combattu,
Triste cœur, laisse enfin triompher ta vertu;
Si César est ingrat, garde-toi bien de l'être;
Il porte ailleurs le sien, mais il en est le maître.
Suivons notre devoir, et jusques au trépas,
Soyons, soyons à lui, ne le voulût-il pas!

ARISTIE.

Ah! que votre vertu confond bien ma foiblesse!
Quoi! garder pour un traître encor quelque tendresse!
Je vous en aime autant que j'en hais votre époux;
Mais, certes, j'aurois peine à faire comme vous.
Si Pompée avoit l'ame assez dénaturée
Pour violer ainsi la foi qu'il m'a jurée,
Vous verriez de quel air je le saurois punir....
Mais, ô dieux! de quel pas le vois-je ici venir?

SCÈNE V.

POMPÉE, ARISTIE, CORNÉLIE.

POMPÉE.

Ah! Madame....

ARISTIE.

...Quels yeux! quel désordre!...

POMPÉE.

Aristie...

Je vous fuis, je vous cherche....

ARISTIE.

...O dieux!...

POMPÉE (*aux genoux d'Aristie*).

Prenez ma vie.
Le poignard dans le cœur, atteint de mille coups,
Je viens, triste victime, expirer devant vous,
J'échappe des autels, je m'arrache à la vue
De ces Dieux.....

ARISTIE.

....Cornélie, hélas! je suis perdue.

CORNÉLIE.

Hélas! ce n'est qu'à moi qu'en veulent les destins.

ARISTIE.

En un mot, arrêtez mes soupçons incertains;
Seigneur, qu'avez-vous fait?...

POMPÉE.

...Le pourrez-vous bien croire?
J'ai trahi ma vertu, prostitué ma gloire,
Vendu mes citoyens, réduit Rome aux abois,
Profané les autels et violé les loix;
Traître à moi-même, à vous, aux Dieux, à ma patrie,
J'ai fait...

ARISTIE.

...Eh quoi!...

POMPÉE.

...Je viens d'épouser Emilie...

ARISTIE.

Vous?...

CORNÉLIE (*à part*).

...César me demeure et je ne crains plus rien :
Cherchons-le. (*Elle sort*).

ARISTIE.

Arrache donc mon cœur d'avec le tien :
Crois-tu rompre autrement ce nœud qui nous assemble ?
Non, non, trop de sermens les unissent ensemble,
Ces feux dont ils étoient l'un et l'autre échauffés ;
Ce n'est que dans mon sang qu'ils seront étouffés.
Répands ce sang, et l'offre à ta nouvelle épouse :
Ce présent sera doux à son ame jalouse.
Viens noyer, dans ce sang, ta crainte et tes remords,
Ou pour elle, ou pour toi, crains mes justes efforts.
Je ne vivrai, cruel, si tu me laisses vivre,
Que pour t'inquiéter, t'accuser, te poursuivre ;
Être, par-tout, sans cesse attachée à tes pas ;
Semer, chez toi, l'horreur, la honte et les débats,
Enfin, tous les malheurs dont la rigueur m'accable.

POMPÉE.

Je les ai mérités : je me connois coupable ;
Il n'est point, après moi, de perfides, d'ingrats :
Je le suis ; mais, sans vous, je ne le serois pas :
Sans vous...

ARISTIE.

...Sans moi ; quoi donc, c'est moi qui suis ingrate!
Ah! faut-il qu'à ce point votre injustice éclate!
Seigneur, oubliez-vous qui je suis, qui je fus ?
Mon amour, mes respects vous sont-ils inconnus?
J'adorois vos vertus, le bonheur de vos armes,
Vos emplois: mais, Seigneur, voyez-vous bien mes larmes?
Sont-elles d'une ingrate ? est-ce ainsi que le cœur,
Lorsqu'il est bien aimé, fait parler sa douleur?

POMPÉE.

Il est vrai; mais, Madame, au-moins, daignez m'entendre:
Vous n'avez pas compris...

ARISTIE.

...Je ne veux rien comprendre.
Laissez-moi : fuyez-moi ; je ne veux plus vous voir.
Plus je vous vois, et moins je connois mon devoir.
Je voudrois vous haïr, je le dois, et j'y tâche ;
Mais je sens, près de vous, que ma haîne est trop lâche.
Fuyez, ou laissez-moi me cacher à vos yeux ;
Et ne vous voyant plus, je vous haïrai mieux.

POMPÉE.

Vous me haïr ; moi fuir? Ah! votre ame irritée
Peut-elle bien...

ARISTIE.

...Pourquoi m'avez-vous donc quittée?

POMPÉE.

J'étois à vous ; et j'ai tous les Dieux pour témoins

Que j'y serois encor si je vous aimois moins.
Oui, c'est votre intérêt qui m'a fait infidèle;
Un funeste attentat vous rendit criminèle.
Je l'ignorois encor, quand, outré de dépit,
Le Dictateur lui-même en secret me l'a dit.
Je l'ai vu, d'un ton fier et d'un regard sévère,
Prêt à lancer sur vous les traits de sa colère;
A se faire justice, à vous sacrifier,
Si je ne consentois à vous répudier.
Que faire? à son pouvoir vous étiez asservie;
Je n'avois qu'un moyen d'assurer votre vie;
Je n'avois qu'un moment pour en délibérer.
Ai-je dû; mais, que dis-je, ai-je pu différer?
J'ai joint les cris aux pleurs, la crainte avec l'audace;
J'ai tenté la prière, essayé la menace,
Et tout en-vain : l'orage étant prêt à crever,
Il a fallu vous perdre, enfin, pour vous sauver.

ARISTIE.

Pour me sauver, cruel! dis, dis pour perdre Rome;
Pour servir, en esclave, au caprice d'un homme;
Pour monter, du triomphe, au souverain pouvoir;
Crois-tu donc que la mort ait de quoi m'émouvoir?
Non, de ce digne espoir j'avois l'ame occupée,
Qu'au-moins j'allois mourir en femme de Pompée:
Le jour m'étoit moins doux qu'une si noble fin.
Je le hais, puisque c'est un présent de ta main;
Je ne veux rien de toi, non pas même la vie.

POMPÉE.

Elle fuit : suivons-la; mais je vois Emilie.

SCÈNE VI.

ÉMILIE, POMPÉE, CÉSAR, CORNÉLIE, SYLLA, CAMILLE, FABRICE, AUFIDE, *Sénateurs, Tribuns, Soldats, Gardes.*

SYLLA.

Ou courez-vous, Pompée? arrêtez, il est temps
De rendre mes désirs et les vôtres contens.

POMPÉE.

Seigneur, si vous saviez...

SYLLA.

...Demeurez, sans réplique,
Sylla vous le commande avec la République.

EMILIE (*à Pompée*).

Seigneur, obéissez pour la dernière fois;
Bientôt, à votre tour, vous donnerez des lois.

POMPÉE.

Vous me commanderez si je commande aux autres,
Emilie, et pour loix je n'aurai que les vôtres.

CORNÉLIE.

Ah! César, que de pleurs j'ai répandus pour vous!

CÉSAR.

Pour vous je perds l'Empire, et le prix m'en est doux.

SYLLA (*s'asseyant sur un fauteuil*).

Romains, depuis vingt ans, aux trois parts de la terre,
L'aigle, sous ma conduite, a porté le tonnerre :
Jugurtha désarmé, Mithridate soumis;
L'Italie en repos, malgré ses ennemis;
Rome, du sang impur, heureusement purgée;
Ses murs, ses loix, ses Dieux, sa liberté vengée;
C'est l'illustre chemin que je me suis tracé
Au faîte de la gloire où le ciel m'a placé.
J'ai vécu, j'ai vaincu; las de vaincre et de vivre,
Je laisse, à nos neveux, mes desseins à poursuivre.
Je vais, pour obvier aux troubles intestins,
Remettre mon pouvoir en de plus fortes mains;
Et, pour le peu de sang qu'il m'a fallu répandre,
J'abandonne mes jours à qui les voudra prendre.

POMPÉE.

Seigneur, souffrez qu'au nom de tous nos citoyens...

SYLLA.

Vous direz vos avis quand vous saurez les miens.
Avant d'aller plus loin, la justice m'engage
A payer qui me sert, à punir qui m'outrage.
César, je dois la vie à ta noble fierté,
Reçois, pour prix, ta femme avec ta liberté.
Pompée, à ta valeur l'Afrique s'est rendue,
Triomphe, j'y consens, malgré la loi connue.

(*à Emilie*).

Ma fille, en t'adoptant je t'ai jointe à mon sang,
Je te donne un époux digne du plus haut rang.
Mais vous avez tous trois irrité ma colère :
Je vous ai fait justice, et je vais me la faire.
César est un rébelle, il m'a perdu respect ;
Pompée est un ingrat, son retour m'est suspect ;
César, Pompée, et toi, parricide Emilie,
Il faut, il faut, tous trois, que je vous humilie.

CORNÉLIE.

Que je crains...

EMILIE.

...Que veut dire un discours si douteux ?

SYLLA.

Je sais que mon pouvoir est le but de vos vœux :
Je le quitte, il est vrai ; mais pour votre supplice,
En dépit de vos vœux, malgré votre artifice,
Loin d'assujétir Rome à d'autres Souverains,
Je la rends aux Consuls : vivez libres, Romains.
(*Il se lève*).

EMILIE.

Ah ! le traitre ! faut-il ?...

CAMILLE (*bas à Emilie*).

...Gardez qu'on ne vous voie.

EMILIE (*à Camille*).

Sortons...

CÉSAR.

Parmi l'éclat d'une commune joie,
Seigneur, j'ose vous dire, au nom de mon parti,
Que la haine est à bas, son courroux amorti;
Jusqu'ici vous l'aviez combattu sans l'éteindre;
Si Rome vous craignoit, vous aviez de quoi craindre.
Et quoiqu'à Marius vous ayez survécu,
D'aujourd'hui seulement Marius est vaincu.
De votre abaissement l'éternelle mémoire,
Consacrant votre nom, obscurcira sa gloire;
Et ce dernier moment vous en a plus acquis,
Pour quitter votre rang que pour l'avoir conquis.
Mais puisqu'à mes souhaits vous cédez Cornélie....

SCÈNE VII.

SYLLA, POMPEE, CAMILLE, *Soldats, Gardes, etc.*

CAMILLE.

ELLE est morte, Seigneur...

POMPÉE.

....Qui? Camille...

CAMILLE.

Emilie!...

SYLLA.

Elle est morte?..

CAMILLE.

A nos yeux, dans ce prochain détour,
Par la main d'Aristie elle a perdu le jour.

POMPÉE.

Ah! courons!...

SCENE VIII.

Les précédens, ARISTIE.

ARISTIE.

C'EN est trop, traître, je suis vengée;
Dans un sang odieux cette main s'est plongée;
Ne crains plus rien...

POMPÉE.

...Hélas! quels transports furieux!...

ARISTIE.

Et je ne viens ici qu'expirer à tes yeux.
Adieu. (*Elle se tue.*)

SYLLA.

Retenez-la...